

UNIVERSITE DE YAOUNDE I

ECOLE NORMALE SUPERIEURE

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE



THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I

THE HIGHER TEACHER'S
TRAINING COLLEGE

THE DEPARTMENT OF
PHILOSOPHY

**GILBERT HOTTOIS ET LA CRITIQUE DE LA
PHILOSOPHIE DU LANGAGE AU XX^e SIECLE.**

*Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme des Professeurs de
l'Enseignement Secondaire deuxième grade (DIPES II)*

Par
Elise NGO HAGBE
Titulaire d'une Licence en philosophie

Sous la direction de
M. Lucien AYISSI
Professeur

Juin 2016

A feu ma mère, Jeanne-d'Arc NGO NDJOCK.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur de mémoire, le Professeur **Lucien AYISSI** pour ses orientations et sa rigueur méthodologique.

Je remercie également tous mes enseignants du département de philosophie de l'Ecole Normale Supérieure.

Je remercie enfin, tous ceux qui m'ont aidé de près ou de loin à réaliser ce travail.

RESUME

La philosophie au XX^e siècle est essentiellement secondaire, vu son grand intérêt pour le langage. Les causes de cette secondarité sont : la mainmise de la science moderne sur le référentiel extralinguistique et la réaction complexe de la philosophie face à la technoscience contemporaine. La secondarité philosophique s'est manifestée suivant deux formes principales : la forme métalinguistique dans le monde anglo-saxon et la forme adlinguistique au sein du continent. Gilbert Hottois remet en question cette secondarité et propose la déflation et le désinvestissement de la philosophie sur le langage afin de prendre en considération les problèmes actuels de la société à savoir les problèmes de la technoscience contemporaine.

Toutefois, au bout d'un examen critique de la pensée de Gilbert Hottois, nous montrons que celle-ci soulève quelques problèmes. Certes, la philosophie anglo-saxonne est envahie par la question du langage, mais l'exigence de précision et de rigueur dans l'usage du langage dont fait preuve la philosophie analytique est digne d'intérêt philosophique. De plus, le fait pour Gilbert Hottois de vouloir se passer du langage est un rêve irréalisable. Nous pensons également que, contrairement à ce que pense le philosophe belge, le langage constitue un outil de compréhension et de construction du monde, il est un produit de la culture. Le langage n'est pas l'apanage de la philosophie, il est indispensable dans toutes les formes symboliques de la culture. Mais malgré ces critiques, la thèse de Gilbert Hottois garde toute sa pertinence : il est urgent pour les philosophes de réfléchir sur les problèmes actuels et surtout de mettre sur pieds une philosophie de la technique pour répondre aux défis de la contemporanéité.

ABSTRACT

Philosophy in the 20th century is essentially secondary, with regard to its great interest to language. The causes of this secondarily status are modern science control of extra linguistic referential and the complex reaction of philosophy vis-à-vis contemporary technoscience. Philosophy being secondary is manifested in two main forms: the metalinguistic form in the Anglo-Saxon world, and the ad linguistic form within the continent. Gilbert Hottois questions this secondary status and proposes deflation and disinvestment of philosophy on language in order to consider present problems of society, especially those regarding contemporary technoscience.

However, at the end of a critical examination of Gilbert Hottois's thought, we show that it raises numbers of problems. Admittedly, Anglo-Saxon philosophy is invaded by the question of language, but the requirement of precision and rigour in the use of language proven by analytic philosophy is worth of philosophical interest. Moreover, Gilbert Hottois's willing to disregard language is an unrealizable dream. Contrary to what thinks the Belgian philosopher, we equally think that language constitutes a comprehension tool and of the world construction. It is a culture product. Language does not belong exclusively to philosophy, it is indispensable in all symbolic forms of culture. Nevertheless, despite these critics, Gilbert Hottois's thesis maintains its relevance: it is urgent for philosophers to think on present problems, especially to set on a philosophy of technique so as to face the challenges of contemporaneity.

Si l'on convient avec Leibniz que la question fondamentale qui sous-tend la réflexion philosophique est : « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », il est incontestable que l'orientation traditionnelle de la philosophie est cosmologique. Les physiologues grecques présocratiques avaient, comme on le sait, pour préoccupation majeure de comprendre de quoi le monde est fait, de retrouver l'élément fondamental dont la réalité est constituée. Dans cette perspective, la posture gnoséologique initiale de la philosophie est théorétique : elle suppose l'existence d'une réalité extérieure et la possibilité pour l'homme de l'atteindre par le biais de ses facultés cognitives. D'après Gilbert Hottois, le théorétisme caractéristique de l'orientation traditionnelle de la philosophie reste solidaire d'une vision « cosmotothéologique » qui donne une place de choix au langage dans la connaissance de la réalité. En effet, le théorétisme classique associe à sa vision anthropocentrique du monde l'idée que, par le langage, l'homme (animal parlant par essence) est à même de dire le réel, de dévoiler le sens calqué sur la référence extralinguistique. La philosophie du langage que développe Platon dans *Le cratyle* est significative à cet égard. Dans ce texte, Socrate soutient le point de vue de Cratyle selon lequel les noms et les choses sont liés, mieux, les noms sont modelés sur la nature des choses. Ainsi, pour Platon les mots désignent de façon naturelle les choses : dire que le nom est vrai, c'est dire que le nom d'un objet est vraiment le nom de cet objet en vertu du principe même de la subsistance de la réalité objective. C'est dans ce sens qu'il écrit :

Il est clair que les choses ont en elles-mêmes une réalité constante, qu'elles ne sont ni relatives à nous, ni dépendantes de nous, et qu'elles ne varient pas au gré de notre manière de voir, mais qu'elles subsistent en elles-mêmes, selon leur essence et leur constitution naturelles.¹

Aussi bien dans son orientation idéaliste qu'empiriste, la philosophie classique est ancrée sur l'idée d'une référentialité extralinguistique dont le langage reste cependant le pont inévitable pour y accéder. La crédibilité accordée au discours philosophique traditionnel était liée à sa prétention à dire l'être en tant qu'être. L'être ou la réalité est ainsi considéré comme le domaine exclusif de la philosophie, celle-ci bénéficiant d'emblée du statut de savoir absolu ou de science de l'universel. Toutefois, constate Gilbert Hottois, la philosophie s'est vue brusquement dépourvue de ce statut traditionnel de savoir absolu, elle a été démise de cette fonction épistémologique par la montée en puissance des sciences positives d'abord et de la technoscience ensuite. Désormais, c'est à la science et à la technique que revient la compétence de discourir sur la réalité, de prétendre à l'exclusivité de la référentialité extralinguistique. Et c'est du fait de cette mainmise de la technoscience sur le référentiel

¹ Platon, *Cratyle*, trad. E. Chambry, Paris, GF Flammarion, 1998, 386e.

extralinguistique, jadis propriété exclusive du *logos* philosophique, que la philosophie contemporaine sombre lamentablement dans la secondarité. Incapable d'affronter la science dans la quête du réel, la philosophie contemporaine s'est vue obligée de prendre le langage en otage pour en faire désormais son lieu de prédilection. Toutefois, ce repli de la philosophie contemporaine sur le langage l'amène malheureusement à sombrer dans la secondarité et procéder, aussi lamentablement, à la « forclusion du *cosmos* ».

En effet, le thème de la secondarité est au cœur de la réflexion que mène Gilbert Hottois dans *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*. « Sous le terme de secondarité, déclare-t-il, nous décrivons la philosophie continentale et anglo-saxonne originale de ces dernières décennies comme essentiellement référée au langage ou située en marge de textes et de discours »². La secondarité philosophique au XX^e siècle a pris deux formes principales, toutes deux découlant de la même cause, à savoir, la mainmise de la science positive sur le référentiel extralinguistique et l'avènement tentaculaire de la technoscience. Il s'agit d'une part de la forme métalinguistique et d'autre part de la forme adlinguistique. La secondarité philosophique de type métalinguistique s'est manifestée dans le monde anglo-saxon par une mise en marge du discours philosophique relativement au discours scientifique. Elle est d'ailleurs à situer dans la trame du positivisme logique développé par le fameux Cercle de Vienne. A.J. Ayer, l'un des illustres représentants de la philosophie anglo-saxonne au XX^e siècle déclare sans ambages : « nous sommes convaincus que la philosophie n'est pas en état de rivaliser avec les sciences ; que c'est une activité secondaire, si je puis dire, c'est-à-dire qu'elle ne porte pas directement sur les faits, mais sur la façon dont nous exprimons les faits »³. La philosophie analytique, telle qu'observée chez Wittgenstein par exemple, invalide la prétention théorique de la philosophie en en faisant désormais un simple discours (marginal) sur le discours réaliste de la science, un métadiscours à seule prétention curative. Ainsi la tâche assignée à la philosophie n'est plus qu'une tâche de clarification du discours scientifique, une tâche d'épuration logique du langage. La forme adlinguistique du secondaire quant à elle prolifère dans le monde continental : en Allemagne avec Heidegger, Gadamer, Habermas ou K. O Appel et en France avec des auteurs comme Maurice Merleau-Ponty, Gilles Deleuze, Michel Foucault, Ricœur ou Jacques Derrida. C'est la forme la plus accentuée de la secondarité philosophique en ce

² Gilbert Hottois, *Entre Symboles et Technosciences. Un itinéraire philosophique*, Bruxelles, Ed. Champ Vallon 1996, p. 9.

³ A. J. Ayer, *Colloque de Royaumont sur la philosophie analytique*, p. 340, cité par G. Hottois, *L'Inflation du langage dans la philosophie contemporaine. Causes, formes et limites*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1979, p. 20.

sens qu'elle renonce explicitement à la question de la référence en installant le sens à titre de pontife absolu. Dans ses multiples orientations (phénoménologique, herméneutique, dialogique et structuraliste) la secondarité adlinguistique pose comme principe le primat du sens sur la référence et l'enfermement langagier du sens. D'après G. Hottois, c'est en elle que se produit de la manière la plus remarquable la forclusion du cosmos, le forclos n'étant autre que « la technoscience, l'affrontement cosmique dépourvu d'authentique lumière qui s'y pratique, le cosmos aux possibles transhumains »⁴.

L'auteur pose ainsi ouvertement le problème du statut de la philosophie dans la contemporanéité. Selon son analyse, le repli de la philosophie contemporaine sur le langage est symptomatique d'une nostalgie ressentie au cœur même du philosophe : la philosophie contemporaine du langage vit mal l'abandon de sa posture théorétique traditionnelle et exprime, contrairement aux apparences, le désir inconscient de renouer avec la conception traditionnelle de l'homme comme « animal parlant » (*zoon logon echon*). Certes, reconnaît l'auteur, le secondaire constitue, dans une certaine mesure, la vérité de la contemporanéité car, dit-il, « le secondaire en arrachant à l'asservissement au donné référentiel ouvre le possible, accomplit la déliaison et conduit même à l'exténuation du logos de la posture théorétique qui assurait la pérennité cosmologique apaisante de l'humain »⁵ ; mais, il constitue aussi dans une large mesure la trahison de la contemporanéité. En effet, pense G. Hottois,

le secondaire rabat sur le langage, ferme la perspective dont il a dégagé le seuil, encourage de façon dissimulée la conservation et la régression de l'humain « de toujours », travaille insidieusement à la destruction de l'univers technoscientifique et condamne l'imaginaire et le sens communs nouveaux qui se rassemblent autour de la dimension du futur⁶.

Le fait est qu'aux frontières du mur cosmique, forclos par la philosophie secondaire, apparaît plutôt une certaine étrangeté caractérisée par le modèle essentiellement opératoire de la pensée et des pontages non-langagiers qui ouvrent à la dimension d'un futur aux possibilités inouïes. Au lieu donc d'un enfermement inflationniste dans le langage, G. Hottois invite au désinvestissement logique de la philosophie et à la déflation du langage, à une attention particulière vis-à-vis de la dimension du futur liée de la prospection cosmique et une réflexion sérieuse sur la question éthique fondamentale que pose la technoscience contemporaine. Mais de quelle pertinence une remise en cause aussi radicale de la philosophie

⁴ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 52.

⁵ *Ibid.*, p. 351.

⁶ *Loc.cit.*

du langage peut-elle être ? L'appel au désinvestissement logique de la philosophie et à la déflation du langage implique-t-il que la philosophie du langage est dépourvue de pertinence ? La prospection cosmique de type opératoire ou technoscientifique rime-t-elle nécessairement avec l'insignifiance ou le non-sens quant à la dimension « humaine » de sa pratique ?

Pour y répondre, nous pensons entreprendre un travail à trois grandes parties : la première partie expose les fondements de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle ainsi que les propositions de l'auteur pour en sortir. Dans la deuxième partie, il est question des problèmes liés à la critique hottoisienne de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle. Enfin, dans la troisième partie, nous examinons l'actualité de la réorientation hottoisienne de la philosophie.

**PREMIERE PARTIE : LES FONDEMENTS DE
L'INFLATION DU LANGAGE DANS LA
PHILOSOPHIE DU XX^e SIECLE SELON
GILBERT HOTTOIS**

Essai sur les causes, les formes et les limites de l'inflation du langage dans la philosophie contemporaine : ces causes sont la science positive et sa mainmise sur la référence extralinguistique d'une part, la technoscience et la possible mise en question pratique de l'homme en tant que zoon logon echon, d'autre part ; ces formes constituent le secondaire selon les deux grands flancs de la métalinguisticité et de l'adlinguisticité ; ces limites, enfin, sont l'exténuation du langage dans l'expérience du mur cosmique : elles ne nous jettent pas dans le silence, elles devraient être l'amorce d'une déflation et d'un désinvestissement du langage, solidaires d'une réorientation et d'un changement de qualité des intérêts de la pensée philosophique contemporaine.

Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 29.

INTRODUCTION PARTIELLE

Dans cette partie, nous allons analyser la pensée de Gilbert Hottois dans trois chapitres. Dans le premier chapitre qui s'intitule « les causes de l'inflation philosophique du langage au XX^e siècle », il sera question pour nous de présenter les faits qui sont à l'origine de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle. Nous présenterons ici ces deux causes : la mainmise par la science sur le référentiel réel extralinguistique et la réaction complexe de la philosophie à la technoscience contemporaine. Dans le deuxième chapitre, nous allons présenter les formes de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle. Il s'agit de la philosophie métalinguistique anglo-saxonne et de la philosophie adlinguistique continentale. Mais nous nous intéresserons particulièrement à Wittgenstein qui fait partie de la philosophie anglo-saxonne et à Merleau-Ponty dans la philosophie continentale. Enfin au troisième chapitre, il sera question de présenter des solutions que le philosophe belge apporte relativement à cette inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle. A cet effet, il propose aux philosophes de procéder au désinvestissement et à la déflation du langage, aux mutations et aux pontages non langagiers.

CHAPITRE I : LES CAUSES DE L'INFLATION DU LANGAGE DANS LA PHILOSOPHIE DU XX^e SIECLE

Gilbert Hottois pense que la secondarité philosophique dans la période contemporaine est due au fait que la science positive a eu une mainmise sur la référence extralinguistique et aussi, la philosophie s'est repliée sur elle-même parce qu'elle est réfractaire à la technoscience.

I- L'EFFET DE LA MAINMISE DE LA SCIENCE POSITIVE SUR LA REFERENCE EXTRALINGUISTIQUE

Selon le philosophe Belges, la mainmise de la science moderne sur le champ référentiel est la cause de l'enfermement secondaire de la philosophie dans le langage au XX^e siècle. A cet effet, le réel est désormais transformé car la philosophie n'entretient plus le même rapport avec le réel comme c'était le cas dans la philosophie classique où il était question pour la philosophie de dire le réel dans sa totalité mais avec la science moderne qui s'est emparé du domaine de réflexion de la philosophie, la philosophie n'occupe plus qu'une place seconde, la réalité est désormais transformée de tel enseigne qu'il est déjà difficile pour le philosophe de reconnaître l'ancienne référence de son discours c'est-à-dire qu'il ne peut plus reconnaître le discours théorétique. Selon lui,

L'enfermement secondaire dans le langage devenait, dans cette perspective, l'effet de la mainmise de la science moderne sur le champ référentiel, emprise qui transformait cette réalité et le rapport au réel d'une façon telle justement que le philosophe ne puisse plus y reconnaître l'ancienne référence de son discours⁷.

La science moderne n'a pas tout simplement pris la place qui était autrefois occupée par la philosophie, celle de l'ancienne posture théorétique car si tel était le cas, la philosophie aurait continué à réfléchir sur les recherches scientifiques sous toutes ses formes et aurait toujours la place qui lui était jadis réservée, celle de la mère des sciences. Mais on a désormais l'impression que c'est la science moderne et la technoscience contemporaine qui prolongent le théorétisme occidental et non la philosophie. Or c'est la philosophie qui est la

⁷ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 243.

pensée de la vérité du théorétisme. La philosophie dans la période contemporaine est donc basée sur le langage, le discours alors que « la science positive moderne a pris la possession du référentiel réel : l'ensemble du champ extralinguistique »⁸.

Si on note une inflation du langage dans la philosophie contemporaine c'est parce que la philosophie a perdu sa valeur vis-à-vis des développements de la science moderne. La science moderne s'est emparée du champ de réflexion de la philosophie raison pour laquelle la philosophie s'est contentée de réfléchir sur des problèmes qui ne sont pas essentiels, ceux qui ne relèvent pas de notre contemporanéité. La science moderne a ruiné les capacités de la philosophie à pouvoir réfléchir sur des problèmes qui lui sont propres, elle a volé à la philosophie ce qui lui revenait parce qu'elle a étendu son autorité sur l'espace réservé à la philosophie. Face à cela, la philosophie se trouve impuissante puisqu'elle ne peut pas rivaliser avec la science moderne, elle va donc se replier sur l'analyse des problèmes liés au langage. C'est dans le même ordre d'idées sens que Paul Valéry écrit :

*La science a ruiné la bonne conscience du sens commun et du bon sens. Ils ne conservent leur crédit que dans les terrains vagues. Elle a contraint les esprits à s'attendre toujours à des surprises dans tous les domaines où le langage et les discours ne font pas tout. Elle déprécie nos images naïves et jusqu'à notre faculté d'imaginer qui est dérivée de notre expérience et de nos habitudes corporelles. Elle suggère qu'il se passe une infinité des faits inimaginables, dont les imaginables sont une infinie partie*⁹.

Gilbert Hottois pense que la pensée secondaire ne se trompe pas lorsqu'elle pense que la science moderne et la technoscience contemporaine sont le prolongement de la posture théorétique puisque la science moderne et la technoscience contemporaine sont des entreprises théorétiques. Nous constatons qu'au XX^e siècle, la philosophie est secondaire parce qu'elle est marginalisée en ce sens que sa réflexion ne peut qu'être basé sur le sens, sur des discours philosophiques, des discours de la technoscience, des discours des sciences humaines. Gilbert Hottois pense que

Le secondaire exprime d'abord le destin de marginalité de la philosophie contemporaine en ce sens que le philosophe, aujourd'hui, semble ne plus pouvoir prendre la parole qu'en marge des discours d'autrui. Une première et double diversité du secondaire s'inscrit dans l'identité de cet autrui (tradition philosophique, discours de la technoscience, discours des sciences humaines) et dans

⁸ Gilbert Hottois, *Entre symboles et technosciences*, p. 30.

⁹ Paul Valéry, *Tel Quel*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1941-1943, p. 240.

la nature de cette marge (adlinguistique, métalinguistique ; historique-herméneutique, analytique ; rhétorique, logicienne ; de dialogue, d'écriture, etc...)¹⁰.

D'après le philosophe belge, c'est le cosmos et les possibles technoscientifiques et non la référence classique qui sont à l'origine de la forclusion de la pensée contemporaine, de la forclusion du cosmos. La technoscience dans sa prétention de tout connaître, de tout essayer par l'expérimentation et la vérification objective prend de plus en plus la place qui était réservée à la philosophie. La philosophie se voit désormais incapable vis-à-vis de la science moderne d'exercer la tâche qui lui revient : celle de dire l'être dans sa totalité. La technoscience se dresse alors comme un mur cosmique, comme une forclusion du cosmos c'est-à-dire que vue le champ d'opération de la science et de la technique et le discours philosophique qui est basé sur le discours phénoménologique-herméneutique où il s'agit du monde de sens et du discours, le cosmos technoscientifique devient une réalité dont la philosophie ne peut rien connaître. A cet effet,

Le forclos du secondaire est très différent de ce lieu natal (la posture théorique et son réel) dont la philosophie, en tant que secondaire, est exilée. Nous avons soutenu qu'il s'agissait du cosmos technoscientifique, des pratiques technoscientifiques, des possibles cosmiques et technoscientifiques. C'est cet ensemble qui se dresse comme un mur en travers de la perpétuation théorique ou secondaire de la tradition¹¹.

La philosophie refuse de prendre en considération les problèmes technoscientifiques du temps au détriment de l'analyse du langage. L'homme, par la démesure de ce mur cosmique participe à sa propre dégradation, à son anéantissement, lui qui était plus animé par le discours philosophique. La technoscience constitue donc un mur cosmique dans la mesure où l'homme comme l'être du langage et qui s'exprime est voué au changement en lui-même et se trouve violemment touché par les possibles qui vont au-delà de l'humain dans le cosmos technoscientifique. A l'ère contemporaine, on participe à l'écartement de la mesure et ceci parce qu'on note une accentuation vigoureuse et perçante de la posture théorique qui sont les formes les plus avancées du secondaire.

La démesure de la contemporanéité et du futur technoscientifique n'est, paradoxalement, vraiment ressentie que dans les tentatives de perpétuation les plus vigoureuses et les plus subtiles de la posture théorique...Le cosmos et la technoscience ne se dressent comme un mur que là où la grande vague du surinvestissement de l'humain, de la forme humaine, comme le vivant parlant, élu de

¹⁰ Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine.*, p. 21.

¹¹ *Ibid.*, pp. 244-245.

*toute la création et la destinée à la transfiguration en lui-même, se heurte aux possibles transhumains du cosmos technoscientifique*¹².

II- UNE REACTION COMPLEXE DE LA PHILOSOPHIE A LA TECHNOLOGIE CONTEMPORAINE

Selon le philosophe belge, c'est parce que la philosophie est réfractaire à la technologie qu'elle s'est repliée sur elle-même en analysant simplement les problèmes liés au langage. La pensée secondaire se caractérise par l'enfermement dans le langage. Selon le philosophe belge, la secondarité de la philosophie au XX^e siècle se caractérise par le renversement des perspectives qui consistent à la mise à l'écart de la référence au profit du sens, du discours qui s'oppose à la conception antique qui faisait la synthèse des deux, la synthèse du sens et de la référence. Selon lui, nous supposons que cela est dû au fait que la philosophie est réticente à la mainmise de la science positive sur le réel extralinguistique et aux développements de la technologie contemporaine. C'est pour cette raison qu'il pense que

*la secondarité se caractérise par l'éclipse de la relation référentielle au profit d'une émancipation illimitée du sens. Dans le secondaire, l'ancienne synthèse de la référence et du sens appuyée au primat stabilisateur de la référence s'est renversée et défaite. L'hypothèse, que nous développons et vérifions, suggère que le destin de la philosophie fait corps avec une réaction complexe de la pensée philosophique à la mainmise de la science positive sur l'extralinguistique référentielle et, au mode d'affrontement technoscientifique du cosmos ainsi qu'aux possibles dont certains impliquent une mise en question pratique de la nature – traditionnellement philosophique – de l'homme comme le vivant parlant*¹³.

Pour Hottois, « l'inflation du langage dans le secondaire rend parfaitement justice à l'importance absolue du langage pour l'homme ; mais, en même temps, elle traduit le désarroi actuel de la puissance langagière : l'inflation est enfermement dans le langage »¹⁴. C'est donc le surinvestissement de l'homme sur le langage qui est en réalité le secondaire comme émergence de l'humain. A cet effet, Gilbert Hottois remet en cause l'émergence secondaire de l'humain puisqu'elle est contradictoire. Tantôt elle veut conserver le théorétisme, tantôt elle le remet en cause. On constate ici qu'il est question pour l'émergence secondaire de se référer, d'examiner longuement le passé pour projeter l'avenir ; il s'agit de conserver le passé en le niant.

¹² Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 45.

¹³ *Ibid.*, p. 21.

¹⁴ *Ibid.*, p. 291.

Nous constatons avec Gilbert Hottois que la philosophie secondaire ne prend pas en compte les problèmes du présent, c'est-à-dire les problèmes de la science moderne et de la technoscience contemporaine. Elle se contente d'aborder les problèmes liés au passé et à l'avenir. Or selon le philosophe belge, notre futur dépend de la contemporanéité technoscientifique que la philosophie secondaire tend à ignorer. Gilbert Hottois pense que le développement de la secondarité philosophique est dû au fait qu'il réagit contre l'influence de la science positive sur la référence ; puis le développement de la technoscience. La technoscience joue désormais le rôle qui était réservé jadis à la philosophie, celui de dire l'ancienne référence. C'est pour cette raison que Gilbert Hottois écrit :

Le secondaire s'est développé d'abord comme une réaction protéiforme et généralement masquée à l'entreprise de la science positive sur la référence et, ensuite, comme réaction à l'extension croissante de la technoscience qui, elle, ne se contente pas seulement de cette mainmise référentielle ; la technoscience s'impose comme intervention dans l'ancienne référentialité (naturelle), par quoi la référence est transmutée en corrélat de l'intervention, de la manipulation et de la construction¹⁵.

Selon Gilbert Hottois, l'émergence secondaire communique avec cette réaction secondaire. L'émergence de l'humain est « la réaction secondaire considérée sous un angle différent : elle est la réaction au mur cosmique, à savoir la dislocation effective de la posture théorique et surtout aux possibilités présentes et futures de destruction et de mutation de l'homme »¹⁶.

Gilbert Hottois pense que les possibles technoscientifiques anéantissent l'homme, ils sont une menace pour l'homme. Il mène une réflexion philosophique sur la réticence de la philosophie qui ne veut pas prendre en charge les réalisations technoscientifiques. Selon Gilbert Hottois, la philosophie néglige certains problèmes qui sont pourtant pris en charge par la technoscience, c'est par exemple la possibilité d'un anéantissement réel de l'humanité. C'est pour cette raison qu'il écrit :

La technoscience menace le zoon logon echon, c'est-à-dire menace le tout de la philosophie si la philosophie ne reçoit l'homme que comme le zoon logon echon et ne se reconnaît elle-même que comme l'exercice le plus accompli de cette essence de l'homme. La philosophie devenue émergence secondaire de l'humain prend la mesure interne et absolue de cela : du sein le plus intime de l'exercice de son essence, l'homme en tant que le vivant parlant, connaît (accomplit, effectue, car

¹⁵ *Ibid.*, p. 298.

¹⁶ *Loc. cit.*

*aucun regard ni aucune parole ne lui reste pour thématiser de l'extérieur ce processus) sa propre exténuation*¹⁷.

Dans le secondaire, on fait comme si le langage était la vérité de l'homme actuel et celui du passé. Pour Gilbert Hottois, la vérité de la posture théorique doit rester celle du théorétisme, nous ne pouvons plus l'admettre parce que nous n'avons plus l'intérêt pour la posture théorique. Au XX^e siècle, le langage a une grande importance pour l'homme raison pour laquelle on note une inflation langagière dans le secondaire. Mieux encore, l'inflation langagière dans le secondaire se manifeste par la grande importance que l'homme accorde au langage.

¹⁷ Gibert Hottois, *op. cit.*, p. 299.

CHAPITRE II : LES FORMES DE L'INFLATION DU LANGAGE DANS LA PHILOSOPHIE DU XX^e SIECLE

Selon Gilbert Hottois, les formes du surinvestissement du langage dans la période contemporaine sont : la philosophie adlinguistique ou philosophie continentale et la philosophie métalinguistique ou philosophie anglo-saxonne. C'est pour cette raison qu'il écrit : « cette hantise est d'abord relevée dans deux courants majeurs : d'une part la philosophie anglo-saxonne contemporaine, où elle est évidente, d'autre part la phénoménologie qui, nonobstant son prétendu retour aux « choses mêmes » »¹⁸ opte pour l'analyse du langage dans le langage. Nous allons particulièrement nous intéresser dans ce chapitre à Merleau-Ponty dans la philosophie continentale parce que son œuvre comme le dit le philosophe belge est plus référé au langage et à Wittgenstein dans la philosophie anglo-saxonne pour éviter d'embrasser un labyrinthe que nous ne saurions maîtriser.

I- LA PHILOSOPHIE ADLINGUISTIQUE OU PHILOSOPHIE CONTINENTALE

Dans la philosophie adlinguistique ou continentale, on note selon Gilbert Hottois un discours qui répète le langage à l'intérieur du langage et qui ne signifie rien d'autre que ce pouvoir du langage à s'accroître dans l'abandon absolu de la dénotation ou à la description de ce qui est hors du langage. Selon Gilbert Hottois,

*Sur le continent aussi, le langage insiste partout en philosophie, d'une façon moins immédiatement provoquante certes, mais, en revanche, souvent plus troublante. Cette insistance s'étend à la quasi-totalité de la postérité non orthodoxe de la phénoménologie et de la dialectique selon un éventail qui va de l'herméneutique philosophique aux pratiques philosophiques de l'écriture*¹⁹.

D'après le philosophe belge, on distingue comme figures de la philosophie continentale : la phénoménologie, l'herméneutique, le rationalisme dialogique, le structuralisme. Parler de

¹⁸ Guy Bouchard, « Pour une métaphilosophie du langage », Laval théologique et philosophique, vol. 39, n°1, 1983, pp. 113-114, <http://id.erudit.org/iderudit/40001ar>, p. 113.

¹⁹ Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 19.

toute la philosophie continentale serait une vaste entreprise raison pour laquelle nous préférons nous limiter à Maurice Merleau-Ponty.

Le choix porté sur Merleau-Ponty est dû au fait que son œuvre, comme l'atteste Gilbert Hottois « est infiniment plus propice à une démonstration de la secondarité intime du monde et de la chose de la phénoménologie (herméneutique) »²⁰. Comme toute philosophie de la secondarité, Merleau-Ponty donne une primauté au sens plutôt qu'à la référence. Mais son originalité réside dans le fait que le sens n'est plus réductible chez lui à la seule dimension linguiste, car, pense-t-il, il y a un sens non linguistique qui serait indépendant et même préalable par rapport au sens afférent au langage : c'est un sens inhérent aux structures du comportement et formes de perception. Il a d'abord trait au corps, au monde, au geste, au perçu, à l'être au monde. Avec Merleau-Ponty, loin d'être essentiellement structuraliste-dialectique-herméneutique, c'est-à-dire discursive ou langagière, la nature du sens s'avère plutôt originairement gestuelle, c'est-à-dire comportementale, pratique, corporelle.

1- La phénoménologie

Pour Hottois il y a dans le discours phénoménologique une dissociation du sens et de la référence essentiellement au profit du sens. Selon lui, le discours philosophique contemporain met beaucoup plus l'accent sur le sens tout en écartant la fonction référentielle. Or dans la philosophie classique on notait une association du sens et de la référence extralinguistique, c'est-à-dire hors du langage. Gilbert Hottois pense que la primauté du sens et l'usage a-référentiel est une limite où le langage sombrerait dans le silence. Selon Gilbert Hottois, la secondarité philosophique est moins visible dans le discours phénoménologique que dans la philosophie anglo-saxonne car dans le discours phénoménologique la philosophie n'est pas rejetée par la science comme le « le rapport direct à ce qui est »²¹. Après avoir ôté l'empire du sens à la pensée, Merleau-Ponty arrache également le règne sémantique à la seule linguisticité expresse pour le renvoyer à un exister et à un monde. Le sens trouverait ainsi son lieu de naissance et de prolifération dans un « être au monde », « un percevoir » et un agir qui sont autant de lieux de végétation non-linguistique du sens. Mais le sens du discours phénoménologique ne s'adosse nullement sur la référence objective du théorétisme classique même si la phénoménologie continue d'émerger dans le vocabulaire de la philosophie

²⁰ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 81.

²¹ *Ibid.*, p. 67.

classique. Le discours phénoménologique n'est pas non plus un métadiscours, sinon il renouerait avec la discursivité référentielle classique linguisticiste, formelle et vide. Au contraire, le discours phénoménologique noue avec la tradition « un rapport dialogique ou herméneutique, un rapport de sens et non de référence même seconde »²² : c'est la secondarité adlinguistique.

a- Le monde de sens chez Merleau-Ponty

Selon Gilbert Hottois, « monde de sens » doit sûrement signifier que le monde ne peut exister sans qu'il y ait du sens tout comme le sens ne peut exister sans qu'il y ait un monde. Gilbert Hottois pense que dans la phénoménologie de Merleau-Ponty on constate une grande démonstration de la secondarité au monde et à la chose. On observe dans *La structure du comportement* et dans la *Phénoménologie de la perception* qui sont tous deux les ouvrages de Merleau-Ponty que ce dernier refuse de réduire le sens au seul sens linguistique. Pour Merleau-Ponty, il y a un sens qui est différent du sens linguistique et ce sens non linguistique ne dépend pas du sens qui renvoie au langage.

*Il y a un sens d'une nature différente du sens linguistique et le sens non linguistique est indépendamment et préalablement par rapport au sens afférent au langage : les structures du comportement (même animal) et les formes de la perception sont prégnantes d'un sens qui ne devrait rien au langage et auquel, peut-être, le langage doit tout ou, du moins, s'il y trouve son origine et son enracinement*²³.

Selon Hottois, il y a dans la *Phénoménologie de la perception* une valorisation accentuée de la question du langage, de la parole ; et ce langage sombre dans l'ambiguïté parce que d'une part « elle s'établit contre le concept philosophique de la pensée pure, de l'idéalité transparente à laquelle l'homme accéderait extra-linguistiquement »²⁴. Mais d'autre part cette critique de la posture théorétique implique aussi un changement du langage et de ses privilèges. D'après Hottois, la critique de la posture théorétique rebondit toujours en philosophie pour révoquer le langage. De ce fait, la parole ou le discours semble ne plus être accepté que dans la mesure d'une forme de manifestation du sens. Pour Merleau-Ponty, il est vrai que le langage est caractéristique de la fonction métalinguistique mais elle ne lui donne pas une place privilégiée par rapport aux autres formes d'expression du sens ; d'expression et de communication du sens à l'instar de la musique et de la peinture.

²² Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 99.

²³ *Ibid.*, p. 81.

²⁴ *Ibid.*, p. 82.

*Dans son être originaire, le langage, comme parole parlante, n'est ni plus ni moins transparent que les autres formes d'expression et de communication : le sens y adhère aussi consubstantiellement au signe que dans le cas du geste, de la peinture ou de la musique par exemple*²⁵.

Hottois pense que la parole est toujours seconde puisqu'elle est accrochée sur le langage constitué. Pour Gilbert lui, le thème de la communication ou plutôt du langage est abordé par Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception* pour écarter l'image théorique de la communication. Gilbert Hottois pense que dans le cadre de ce dialogue, il n'y aurait aucune vertu créatrice du sens puisque le locuteur transfère tout simplement par le biais linguistique une information que « l'allocuteur décodeur retraduit en pensée »²⁶. Pour Merleau-Ponty, la communication est capable de nous ouvrir un sens qui n'était pas d'abord à notre disposition. La communication comme expression est enrichissante. Pour le philosophe belge, Merleau-Ponty n'a pas pu montrer que le sens engendre dans le dialogue lui-même, comme s'il naissait entre le locuteur et l'allocutaire comme l'a fait Gadamer.

Pour Gilbert Hottois, dans la posture théorique, la question de l'origine et de la genèse du sens linguistique, du sens en général est d'une façon propre et imminente qui renvoie à la spiritualité, à l'idéalité et nous y accédons grâce à l'âme, à l'esprit, à la pensée, à l'intuition. Mais selon lui, la genèse du sens chez Merleau-Ponty fait partie du point de vue structuraliste-dialectique. On note le rapport dialectique entre le tout et ses parties. Mais on note aussi le rapport structural-dialectique dans lequel il se dégage une relation proprement herméneutique entre les parties et le tout. Pour Hottois, la comparaison entre la parole et le geste ne se limite pas à « une interprétation gestuelle de la parole constituante originaire »²⁷. Tout au contraire, pense Gilbert Hottois, c'est la nature de tout langage vivant qui est gestuelle. Le langage renvoie au monde culturel tout comme le geste renvoie au monde naturel, au monde sensible. Pour Merleau-Ponty, c'est seul le langage évolué qui est injuste, irraisonnable du point de vue syntaxique. Dans le langage originel tout comme dans le geste naturel, le sens se montrait à l'instant même. Merleau-Ponty appelle ce sens originel du mot « sens irrationnel » ou « gestuel » qui reste fréquent en poésie. Il parle de la pluralité et de la variabilité de l'expression gestuelle. Mais selon Hottois, cette pluralité et cette variabilité ne renvoient pas au relativisme. Il veut simplement éviter de sombrer dans le « naturalisme instinctiviste »²⁸.

²⁵ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 84.

²⁶ *ibid.*, p. 85.

²⁷ *Ibid.*, p. 87.

²⁸ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 90.

Pour lui, nous ramener au sein du relativisme culturel serait cependant insensé puisque la conception gestuelle de la genèse du sens devrait précisément rendre compte de l'institution de la culture.

Ce n'est pas d'une forme de relativisme qu'il s'agit. En soulignant la diversité et la variabilité de l'expression gestuelle Merleau-Ponty veut surtout éviter de tomber dans le naturalisme instinctiviste. Le geste n'est pas chez l'homme un être de pure nature comparable à une réaction mécanique. Ce réductionnisme déterministe causal n'est même pas d'application aux niveaux infra- humains du vivant.²⁹

Le geste est à la fois naturel et culturel, il y a donc une dialectique entre ces deux notions, on ne peut comprendre la nature qu'à partir de la culture et vice versa, les deux intercommuniquent. Pour Gilbert Hottois, le geste ou le comportement définit comme une sorte de changement, de variation ou de cristallisation, « déterminée, de l'être corporel-au-monde ». Selon lui, il s'agit du même point de vue dans la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty lorsqu'il pense que l'émotion, et son expression, est « une variation de notre être au monde »³⁰. D'après Gilbert Hottois, le geste et son sens sont comme une variation, un changement de l'être au monde. Selon lui, le geste, le comportement ont un rapport (ni naturel ni culturel ou les deux à la fois) structural et dialectique. Le langage et le geste ne sont rien d'autre que les créatures du discours. Il s'agit donc d'une secondarité avancée qu'est le discours dans le discours.

b- L'objet du discours phénoménologique

Selon Gilbert Hottois, la perception, le corps, autrui sont des objets ou des thèmes qui renvoient à la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty. Selon le philosophe belge, a priori, l'objet de la phénoménologie paraît être référentiel mais il n'échappe pas au discours.

D'une façon générale, et pour formuler simplement la situation, tout se passe comme si ce qui peut apparaître comme « objet » échappe continuellement aux deux grands champs ontologiques où la pensée et le discours peuvent aller chercher leurs thèmes et les noms leurs référence. L'« objet » de la Phénoménologie de la perception devient insaisissable, non désignable³¹.

Il pense que le sens du discours phénoménologique qui provient d'une réflexion sur les discours traditionnels est totalement second. Le discours phénoménologique d'après lui s'appuie sur ces discours qu'il critique (le discours phénoménologique). Or sans ces discours traditionnels, les objets de la phénoménologie à savoir le corps, la perception, autrui

²⁹ *Loc. cit.*

³⁰ *Ibid.*, p. 91.

³¹ *Ibid.*, p. 94.

n'auraient pas de sens chez Merleau-Ponty. Selon Gilbert Hottois, la phénoménologie utilise le langage classique d'une façon ou d'une autre, il ne crée pas une nouvelle terminologie. A cet effet, le fait pour le discours phénoménologique d'avoir rencontré les objets nouveaux, d'avoir affaire à la référence est une illusion ; le discours phénoménologique ne désigne pas la nature ou l'essence véritable des choses. Il s'agit donc d'une illusion de pouvoir développer un discours référentiel et thématissant. Gilbert Hottois se pose la question de savoir d'où la phénoménologie tire son sens si elle n'a pas de référent. Le philosophe belge répond en disant qu' « elle le tire de sa propre relation aux discours non phénoménologiques pour lesquels la référence ne faisait pas essentiellement problème »³².

La phénoménologie ne peut-être un discours métalinguistique proprement dit, elle ne réfléchit pas sur les discours classiques qui ont un rapport référentiel et de thématisation. Elle noue un rapport de sens, dialogique, herméneutique et non de référence (même seconde) avec la tradition. Selon Gilbert Hottois, la méthode phénoménologique se voudrait comme accès légitime, comme phénomènes, c'est-à-dire comme les choses elles-mêmes, ce que Merleau-Ponty appelle « Lebenswelt », ce qui signifie « ce monde avant la conscience »³³. Gilbert Hottois pense qu'il y a une grande divergence entre la secondarité métalinguistique et la secondarité ad-linguistique. C'est ainsi que la phénoménologie de Merleau-Ponty s'oppose au cercle de Vienne. Il reproche au cercle de Vienne « de n'admettre que des significations sans accès ni liaison intime aux choses elles-mêmes et de ramener le sens confus des mots à l'historique des glissements sémantiques »³⁴. Selon Gilbert Hottois, dans la secondarité herméneutique, « le rapport originaire au monde se définit en dernière analyse comme une sorte d'écoute ou de dialogue »³⁵.

³² Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 99.

³³ *Ibid.*, p. 100.

³⁴ *Loc. cit.*

³⁵ *Loc. cit.*

2- Le structuralisme : le paradigme discursif de la structure

Nous pouvons définir le structuralisme avec K. Lewin comme une doctrine « d'analyse des relations causales et une méthode de déconstruction des concepts scientifiques »³⁶. Selon Gilbert Hottois, en linguistique plus particulièrement en phonologie et en syntaxe (grammaire), le structuralisme s'est développé de façon primitive et s'est imposé dans des endroits étrangers du sens comme la phonologie et la syntaxe (grammaire). Les vertus analytiques du structuralisme linguistique fonctionnent à l'aide de la mutilation et la substitution qui sont une menace contre l'assurance monolithique de l'identité. D'après le philosophe belge, la structure est dotée des vertus et est « soumise en principe aux exigences de la représentabilité théorique et la manipulation technique »³⁷.

Dans la conception du sens nous pouvons distinguer deux aspects. Le premier aspect consiste à considérer la structure comme englobant, elle « rassemble l'épars, cristallise en un tout, déploie une unité entre ce qui serait autrement sans lien ni homogénéité »³⁸. Le deuxième aspect consiste à considérer la structure par un dynamisme interne de nature dialectique qui unit les éléments entre eux « et chaque élément à la totalité structurée »³⁹. La structure est représentative, dialectique, maniable. Dans le gain de la pensée structuraliste, il s'agit de représenter le paradigme du rapport entre la partie et le tout comme un rapport structural dialectique. La relation structurale est un rapport dialectique. On note une forme de causalité réciproque ou circulaire qui paraît étrange pour une pensée habituée aux catégories inertes. De ce point de vue, la question de la priorité ou du commencement perd son sens. Une question se pose, celle de savoir de l'organisme ou du milieu qui vient avant. « Selon les hasards physiques, ce sera tantôt l'organisme, tantôt le monde qui aura commencé »⁴⁰.

La pensée structurale n'a pas un gain de clarté conceptuelle et de représentabilité. L'idée de la genèse spirituelle du sens est plus claire que l'image de la genèse structurale-dialectique du sens. Le gain se trouve dans l'illusion de la clarté et de la maîtrise. Le concept de structure met à la disposition des grandes vertus de représentation maniable, manipulable. Il est productif du moment où il est utilisé en science et « prolonge par ex-techniquement dans

³⁶ K. Lewin, Cité Piaget, Logique et connaissance scientifique, pp. 986-987.

³⁷ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 119.

³⁸ *Ibid.*, p. 121.

³⁹ *Loc. cit.*

⁴⁰ *Ibid.*, p. 122.

l'élaboration d'une théorie des modèles ». Mais Gilbert Hottois pense qu'il s'agit d'un danger en philosophie de vouloir abuser de ces promesses de clarté et de se contenter « des connotations de représentabilité que le discours structuraliste continue de charrier là même où il se voit acculé aux énonciations les plus paradoxales, les plus contradictoires ou les plus apodictiques »⁴¹. Même si la dialectique ne repose ni sur la causalité ni sur la logique classique, nous constatons que ces développements tendent à projeter presque entièrement la dialectique vers le théorétisme avec toutes les conséquences réductionnistes que cela entraîne et dont Merleau-Ponty a la prétention de ne pas vouloir.

L'historicité, la facticité, la contingence sont cette réorganisation qui engendre de l'ordre à partir du désordre (le chaos) de la contingence est le devenir de la structure et du sens. Mais Merleau-Ponty vient aggraver la situation lorsqu'il introduit des notions qui lui sont étrangères à ce dynamisme systématique. Pour Merleau-Ponty, l'intégration des accidents, des contingences, des usures mécaniques qui reconstituent un langage à partir des morceaux d'un autre est rendu possible par le mixte de subjectivité comprenant et de systématisme logique. Gilbert Hottois se pose la question, celle de savoir comment prouver cette alliance qui dérouté le sujet et la structure de tel enseigne qu' « une véritable et réciproque inhérence soit justifiée et non quelque compromis gauche et forcé »⁴². Pour Gilbert Hottois, ces deux thèmes fondamentaux ne sont que les formes du secondaire herméneutique-dialectique même si elles ne s'opposent pas dans la conception de Merleau-Ponty. Formellement, ces deux thèmes expriment un schème pareil de l'être et de la nature du langage.

Selon Gilbert Hottois, la plupart des textes que nous étudions avec considération sont une invitation à la décentration du sujet. Il s'agit de l'opposition entre l'alter et l'égo. Selon le philosophe belge cette conception fondamentale est aussi exprimée à partir du langage, il s'agit de l'expérience dialogique de l'écouter et du parler. Pour lui, l'expérience dialogique tend à envahir tous les domaines du langage. Il est question ici de l'image herméneutique semblable à un dialogue traditionnel transportant les sujets parlants et complotant ou manigançant leurs discours. Pour Gilbert Hottois, il n'y a plus vraiment de différence entre le discours et le dialogue puisque le discours s'est détaché du monologisme et du systématisme. A cet effet,

⁴¹ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p, 122.

⁴² *Loc.cit.*

*Quand on parle du paradigme discursif de la structure, cette discursivité devra être entendue elle-même comme dialogue, herméneutique ou ad-linguistique ; sans cela-si le discours était monologique-ce paradigme ne ferait que réaffirmer d'une façon détournée la systémativité de la structure*⁴³.

En ce qui concerne le structuralisme de Merleau-Ponty, Gilbert Hottois pense que « le structuralisme de Merleau-Ponty est une intuition de l'être dialogique du langage et non une représentation d'une essence systématique conceptuellement et techniquement maîtrisable »⁴⁴. Merleau-Ponty dans *Eloge de la philosophie* fait une opposition entre la phénoménologie (qui s'occupe du sujet parlant et de son effort d'expression) et la science du langage (qui s'occupe uniquement du passé du langage et en reconstitue le système). En étudiant le phénomène de la parole parlante, Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception* rencontre la vision de l'essence du langage. Gilbert Hottois pense que ce point de vue est assimilable aux thèmes du structuralisme où la parole constitue un tout et où chaque élément puise sa signification par rapport à la totalité. Les deux dimensions déterminantes de l'image structuraliste du langage sont la totalité et l'écart qui sont aussi présent dans le phénomène de la parole parlante.

Pour Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception*, la parole originaire et même le geste expressif doivent fournir d'eux-mêmes leur propre sens. Nous constatons ici que « originairement la parole doit avoir sens à partir de la seule modulation de sa totalité structurée, à partir du seul jeu des différences internes et ses éléments »⁴⁵. Pour Merleau-Ponty, la langue forme un monde de sens puisqu'elle constitue la totalité d'éléments à double critique. Il affirme à cet effet que « c'est le tout qui a sens, non chaque partie »⁴⁶. Il ajoute que sa langue est le « seul instrument pour une volonté d'expression totale »⁴⁷. Nous comprenons donc que c'est l'image de la phrase ou du discours ou du dialogue qui s'impose et non l'image du système de la langue. Pour la linguistique structuraliste, dans le système de la langue, ce sont seulement les éléments à double critique qui ont sens.

Gilbert Hottois pense que chez Merleau-Ponty le système de langue ne peut avoir sens que si « on le comprend implicitement comme un discours total qui se confond totalement avec notre monde »⁴⁸. Le philosophe belge pense qu'il n'y a plus une opposition entre les notions de système structural et de subjectivité puisque les deux ont été reconduits à des

⁴³ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 125.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 126.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 127.

⁴⁶ Merleau-Ponty, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, pp. 41, cité par Gilbert Hottois, in *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 127.

⁴⁷ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 127.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 128.

figures secondaires analogues. Cela se justifie par le fait qu'au départ, le sujet était décentré à l'intersubjectivité dialogique. Or nous avons également vu que le structural devrait être interprété comme intimement associé à des formes herméneutiques-dialogiques. D'après Gilbert Hottois, il y a des points où le structuralisme communique avec les figures du secondaire, notamment l'évincement du philosophème de la maîtrise subjective. Il y a également le thème de l'autonomie, « du caractère autarcique de la structure qui s'apparente à maints égards sinon à la forclusion du cosmos, du moins à la désagrégation de la puissance référentielle du langage »⁴⁹.

3- le secondaire herméneutique : le chiasme chez Merleau-ponty

Ce qui est mis en exergue ici ce sont les alliances multiples et diverses de l'herméneutique, de la dialectique, de la phénoménologie, du structuralisme. Mais il faut noter que c'est dans l'herméneutique que la manifestation du destin secondaire est plus visible par rapport à la dialectique, à la phénoménologie et au structuralisme. Gilbert Hottois précise qu'il choisit le chiasme parmi tout le vocabulaire de Merleau-Ponty parce que c'est un terme stylistique où l'insistance du langage est immédiatement visible. Selon le philosophe belge, le terme chiasme nous permet également de montrer comment la quête de *l'hermeneuein* est non seulement liée avec d'autres figures du secondaire mais aussi avec des formes dialectiques. C'est ainsi qu'il écrit : « Ce mot (chiasme) permet de montrer comment la quête de l'hermeneuein s'articule non seulement avec d'autres figures du secondaire herméneutique mais encore avec des formes dialectiques et avec la secondarité extrême de la mise en abyme dérapée »⁵⁰. Le mot chiasme justifie de façon très visible les figures formelles du secondaire à savoir : la disjonction négative, produit contradictoire, tiers inclus et beaucoup plus « les formes rationnelles dynamiques repérables à partir des nominalisations de *l'hermeneuein* »⁵¹.

Pour Gilbert Hottois, le chiasme est secondaire par exemple lorsqu'il participe à l'espoir de mettre fin à l'existence des apories classiques, particulièrement par rapport aux problèmes posés par la tradition en ce qui concerne les relations entre deux régions ontologiques par nature différentes. D'après lui, pour justifier ces propos, on se réfère à trois problèmes, à savoir : la réflexion qui est le rapport entre moi réfléchit et moi réfléchissant, le rapport à l'objet qui est la relation entre moi et les choses et le monde, le rapport à l'autre qui

⁴⁹ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 129.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 165.

⁵¹ *Loc.cit.*

est la relation entre l'égo et l'alter. Nous allons commencer par le problème du chiasme du corps phénoménal (actif) et du corps objectif (passif) auquel Merleau-Ponty accorde beaucoup de valeur. A cet effet, Merleau-Ponty écrit : « La réflexivité du corps, le fait qu'il se touche touchant, se voit voyant »⁵². Cela signifie que c'est le corps qui est la plateforme de cette réflexion chiasmatisque et non l'esprit ou l'égo. Il convient de noter que la particularité de la réflexivité corporelle est qu'

*elle n'est jamais achevée ou arrêtée, elle n'aboutit à aucune coïncidence de soi avec soi (de l'actif et du passif) ni à aucune saisie ferme (du passif par l'actif) puisque perpétuellement le touché se dérobe en devenant touchant à lui-même en le faisant touché. On pense au canard-lapin de Jastrow (qui fascinait Wittgenstein), à ces figures géométriques étranges parce qu'instables, sautant particulièrement d'une forme à l'autre, à ces échanges curieux et maîtrisables de la figure et du fond*⁵³.

Nous comprenons que Merleau-Ponty valorise le corps c'est pour cette raison qu'il critique l'idéalisme d'avoir tué le corps au profit des idées, il rattache le corps à l'être. Pour Merleau-Ponty, il y a échange entre le monde et moi puisque je sens le sensible et le sensible me sens par conséquent je suis sensible, je suis semblable aux choses sensibles, au monde. Il y a donc chiasme entre le monde et moi puisque les deux forment la même chose. A cet effet, Gilbert Hottois explique cette thèse de Merleau-Ponty en ces termes :

Moi, le sentant, je suis sensible. Je suis donc de la même étoffe que les choses sensibles, que le monde, « j'en suis » ; nous sommes, les choses et moi, de la même nature. Mais mon être profond n'est ni seulement sentant ni seulement sensible : mon être est la promiscuité, la réversibilité du sentant-sensible. Les choses étant de la même étoffe que moi partagent cette chair chiasmatisque : à travers moi, c'est l'espace sensible même qui voit, se voit. (...).

*Si je suis sentant-sensible et si la chose est sensible-sentant, il y a chiasme du monde et de moi et notre communication ne soulève plus de problèmes puisque nous sommes l'envers et l'endroit d'une même chair.*⁵⁴

Au fil de cette analyse, on constate qu'il y a une manifestation du secondaire et il y a également une manifestation du langage parlant.

Selon Gilbert Hottois, on peut reprendre cette expression de Merleau-Ponty : « double référence » pour montrer que grâce au chiasme, la référence théorétique est maintenue mais dissoute ou défaite. Selon le philosophe belge, la figure du chiasme montre l'importance de la forme, du style (du discours philosophique), l'accentuation du style étant un éloignement par

⁵² Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, pp. 303, cité par Gilbert Hottois, *op.cit.*, p. 166.

⁵³ Gilbert Hottois, *loc. cit.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 167.

rapport aux discours théorétiques. Il s'agit donc d'un retournement du primat référentiel au profit du sens d'où la reconnaissance du destin secondaire de l'ad-linguistique (le sens étant par nature herméneutique, dialectique). Selon Gilbert Hottois, à cause de la double référence, on ne sait pas si on se situe dans le langage ou dans le réel, si on parle du langage ou du réel. Dès lors le philosophe belge pense que « si la référence est en chiasme avec le sens, alors il n'y a pas l'ombre d'une véritable assurance référentielle : la fonction référentielle du langage est par essence stable, non susceptible de se métamorphoser à tout coup comme la fluidité du sens »⁵⁵.

Pour Gilbert Hottois, le chiasme du visible et de la parole renvoyant à la solidarité du regard et du langage chez Merleau-Ponty est un exemple d'émergence secondaire de la posture théorétique. Le chiasme renvoie donc au jeu de langage puisqu'il devient une série illimitée de mots. Voici un exemple de série chez Merleau-Ponty : « chiasme, empiètement, enjambement, promiscuité, prolifération, chair, texture, visibilité, corps, inhérence, tissu, étoffe, latence, entre-deux, élément, chose, mixte, style, cercle, enroulement, milieu, indivision, réciprocité, même etc. »⁵⁶. Merleau-Ponty reconnaît la question rhétorique latente du concept puisqu'il essaye d'y recueillir une conception du langage, du sens, de la raison.

De ce qui précède, nous constatons un enfermement dans le langage chez Merleau-Ponty. Cet enfermement concerne la description des vertus et du fonctionnement de la machine phénoménologique-dialectique puisque ce rapport est une copie de la liberté de discussion. On observe chez Merleau-Ponty que la dialectique occupe un statut multiforme dans le réseau secondaire, il est question ici de l'essence spéculative du langage. L'exercice dialectique demeure essentiellement a-référentiel, il ne peut qu'être entendu comme se désignant soi-même.

⁵⁵ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 172.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 205.

II- LA PHILOSOPHIE METALINGUISTIQUE OU PHILOSOPHIE ANGLO-SAXONNE

D'après Gilbert Hottois, la philosophie anglo-saxonne est beaucoup plus tournée vers le langage contrairement au monde continental qui est tourné vers « les choses elles-mêmes ». On note donc une inflation du langage dans la philosophie contemporaine spécialement dans le monde anglo-saxon notamment avec Ludwig Wittgenstein qui fait en majeure partie l'objet de notre étude dans cette sous-partie. Selon Gilbert Hottois, « Dans le monde anglo-saxon, la philosophie est, chacun le sait, devenue philosophie du langage, depuis un certain « virage vers le langage » que les historiens situent dans la première moitié du XX^e siècle »⁵⁷.

Pour Wittgenstein, le langage exprime la réalité. Seul le langage peut exprimer ce qui est connaissable. Autrement dit, ce qui est connaissable fait partie de la réalité et peut être dit par le langage. Par contre ce que le langage ne peut pas exprimer reste dans le domaine de l'indicible, inconnaissable.

1- Des différences entre les propositions

Cherchant à déterminer les limites de ce qui peut être dit de façon sensée, Wittgenstein marque une nette différence entre les propositions sensées et celles qui ne le sont pas ; ceci en distinguant trois types de propositions : d'abord, les propositions sensées ou pourvues de sens (sinnvoll), ainsi, « Dans la proposition, la pensée s'exprime d'une manière perceptible aux sens »⁵⁸ ; Ensuite, les propositions insensées ou dépourvues de sens (unsinnig). Wittgenstein reproche aux membres du Cercle de Vienne de faire de la méta-philosophie, du métalangage c'est-à-dire du langage qui parle du langage. Chez cet auteur, le langage est au service de la science c'est pour cette raison qu'il pense que le langage doit partir sur des bases de la logique.

La plupart des propositions et des questions qui ont été écrites sur des matières philosophiques sont non pas fausses, mais dépourvues de sens. Pour cette raison nous ne pouvons pas absolument répondre aux questions de ce genre, mais seulement établir qu'elles sont dépourvues de sens. La plupart des propositions et

⁵⁷ Gilbert Hottois, « L'inflation du langage et la dissociation du sens dans la philosophie contemporaine », in Laval théologique et philosophique, vol. 42, N° 1, 1986, pp. 61-69.

⁵⁸ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus suivi des Investigations philosophiques*, Traduit de l'Allemand par Pierre Klossowski, Paris, Editions Gallimard, 1961, p. 37.

*des questions de philosophes viennent de ce que nous ne comprenons pas la logique de notre langage*⁵⁹.

Enfin, les propositions hors du sens ou dépourvues de sens (sinnlos). De là, il n'y a que les propositions pourvues de sens qui peuvent être formulées par le langage. Or toute expression ou terme n'ayant pas de référent empirique est dénué de sens. De là, le langage apparaît comme une image.

2- Langage et réalité

Pour Wittgenstein, le signe a pour origine la réalité. Le phénomène est le siège du signe et du sens. Or la réalité est constituée du signe et du sens ; donc la réalité est foncièrement phénoménale, et le statut du langage est ici de refléter cette réalité. Pour lui, « La proposition est une image de la réalité »⁶⁰. En effet, le réel inspire notre esprit et nous l'exprimons par le langage. Le réel qui n'est pas exprimable doit faire l'objet de silence. C'est dans ce sens qu'il écrit : « ce dont on ne peut parler, il faut le taire »⁶¹. Lorsque Wittgenstein parle du silence, nous comprenons tout simplement que l'inexprimable, l'indicible ou l'inconnaissable existe. C'est ce que notre pensée ne peut appréhender facilement, ou que notre langage ne peut exprimer clairement. L'inexprimable rentre dans le domaine du mystique, de la métaphysique. Wittgenstein montre de ce fait que la vérité logique et dont les limites du langage quant à sa capacité à dire quelque chose sur le réel, il faut tout faire pour que le langage corresponde exactement avec la réalité. On ne saurait sortir de la réalité pour en dire quelque chose, puisque nous sommes inclus dans la réalité, sans langage, le monde n'existerait pas. A cet effet, affirme-t-il : « les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde »⁶². Or « Tout ce qui peut en somme être pensé, peut être clairement pensé. Tout ce qui se laisse exprimer, se laisse clairement exprimer »⁶³.

Pour Wittgenstein, on doit exprimer avec exactitude ce que notre pensée conçoit et telle qu'inspirée par le monde. Tout est étalé sous nos yeux et on manifeste par un signe extérieur ce qui se passe à l'intérieur de nous. Le langage, en tant qu'il doit dire la réalité, perd toute sa crédibilité s'il sort de celle-ci. Le langage a pour but de représenter le monde, de donner à celui-ci une image. Un langage idéal (qui n'est rien d'autre qu'un langage composé

⁵⁹ Ludwig Wittgenstein, *op. cit.*, P. 46.

⁶⁰ *Loc. cit.*

⁶¹ *Ibid.*, P. 107.

⁶² *Ibid.*, P. 86.

⁶³ *Ibid.*, P. 53.

d'expressions logiques bien formées et de leurs relations opérationnelles et fonctionnelles), n'est rien d'autre qu'un langage qui ne fait qu'énoncer les faits. Les énoncés sensés sont comparables au réel et c'est ce sur quoi le langage est appelé à dire quelque chose. Le langage est donc essentiellement image et n'est par conséquent considéré que par rapport à la proposition : « La proposition est une image de la réalité : car je connais l'état de choses qu'elle présente, si je comprends la proposition. Et je comprends la proposition sans que son sens m'ait été expliqué »⁶⁴.

De ce fait, il y a chez Wittgenstein une parfaite corrélation entre la réalité et le langage ; car pour lui, ce qui vaut autant pour le fait que pour l'image vaut autant pour les représentations dans le langage. Bref, dans cette analyse, nous retenons simplement que seules les propositions qui représentent des faits (comme les propositions de la science) sont considérées comme factuellement signifiantes. Les propositions philosophiques sont de ce fait dépourvues de sens, car elles reposent sur un mauvais usage du langage ordinaire qui est parfois trompeur.

3- Le langage comme une variété

Et même dans les *Investigations philosophique*, Wittgenstein s'intéresse bien plus à la pragmatique linguistique abandonnant ainsi la conception « représentationnaliste » du *Tractatus*. On constate que le langage n'a plus une essence unique comme c'était le cas dans le *Tractatus*, mais il est à proprement parlé saisi comme une variété de pratiques et d'utilisations langagières. En d'autres termes, il ne s'agit plus de considérer le point de vue selon lequel notre langage est doté d'une logique unique, dans la mesure où chaque utilisation entraîne sa propre logique. Ici, nous constatons que le langage est lié à des formes de vie et le philosophe doit montrer le lien entre le langage et les formes de vie et chaque langage correspond à une forme de vie spécifique : « se représenter un langage, signifie se représenter une forme de vie »⁶⁵. Par conséquent, la signification d'un mot est liée à la forme, à l'usage qu'on en fait ; chaque forme de vie a une grammaire. Toutefois, il pense que pour éviter le langage privé, il faut maîtriser les règles de la grammaire afin que chacun n'use pas de son propre langage et éviter les incompréhensions. A cet effet, il pense que

⁶⁴ Ludwig Wittgenstein, *op. cit.*, P. 48.

⁶⁵ *Ibid.*, P. 121.

Pour échapper à ces erreurs nous devons utiliser un langage de signes qui les exclut, en n'utilisant pas le même signe en différents symboles, ni extérieurement de la même manière les signes qui désignent de manière différente. Par conséquent un langage de signes qui obéit à la grammaire logique, donc à la syntaxe logique⁶⁶.

4- Le langage-outil

Dans les *Investigations philosophiques*, Wittgenstein cherchant toujours à donner au langage plus de pouvoir, montre que le rapport entre le langage et la réalité est un rapport médiatisé par des entités plus ultimes. En effet, le concept de signification n'est plus posé dans les termes d'une relation d'image entre les propositions (les noms) et les faits. Wittgenstein identifie la signification d'une expression à son usage. Il s'agit là de montrer que la réalité n'est plus simplement peinte ou représentée comme par un miroir, mais elle est construite par un langage logique qui obéit à des normes. Il est plus précisément question de dire que la signification d'une expression dépend de son utilisation, mais une utilisation selon les règles. Wittgenstein parle à ce niveau du « jeu du langage »⁶⁷, soit la pratique du langage qui est étroitement liée à la réalité de la vie dans toute sa diversité.

Pour l'essentiel, chez le « second Wittgenstein » c'est-à-dire dans les *Investigations philosophiques*, comme chez le premier aussi (*Tractatus*), il existe une relation d'interdépendance entre le langage et la réalité.

Gilbert Hottois pense donc que toute la philosophie du langage de Wittgenstein renvoie au débat avec la posture théorétique. Le philosophe belge le montre plus dans son ouvrage intitulé *La philosophie du langage de L. Wittgenstein*⁶⁸. Selon lui, nous y constatons une accentuation de la philosophie sur l'analyse logique du langage. C'est dans cette perspective que le philosophe belge affirme qu'il est soucieux de « mettre en lumière la forte cohésion des différentes thèses relatives à l'essence du langage et convaincu que le projet fondamental du *Tractatus* est l'élucidation des conditions nécessaires a priori de la possibilité du langage »⁶⁹.

Selon lui, la secondarité métalinguistique dans l'ouvrage de Wittgenstein que nous avons mentionné ci-dessus, est une secondarité malheureuse et contradictoire puisqu'on y

⁶⁶ Ludwig Wittgenstein, *op. cit.*, P. 42.

⁶⁷ Ludwig Wittgenstein, *Le cahier Bleu*, Paris, Gallimard, 1996, p. 126.

⁶⁸ Gilbert Hottois, *La philosophie du langage de L. Wittgenstein*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1976.

⁶⁹ *Ibid*, p. 12.

constate que le philosophe qui reconnaît son statut secondaire à cause de la mainmise de la science positive sur elle et qui en même temps ne peut pas le supporter, choisit le silence « à la réalisation du programme de la philosophie comme analyse critique du langage »⁷⁰. Pour le philosophe belge, les propositions et les concepts du *Tratatus* sont faux et n'ont pas de sens parce qu'ils parlent de l'essence du langage et du monde.

*il n'y a aucun « savoir » analytique, puisque les aphorismes et concepts du Tractatus sont des pseudo-propositions et des pseudo-concepts à la rigueur dénués de sens, de contenu ; qu'il n'y a même aucun approfondissement analytique authentique puisque tout se résorbe dans une redondance absolument vide*⁷¹.

On note dans *le second Wittgenstein*, une remise en cause du *premier Wittgenstein* et de toute la philosophie anglo-saxonne. Cela est due au fait que le premier Wittgenstein et la philosophie occidentale sont obsédés par la valorisation de l'essence du langage qui est intimement liée à « une conception du sens et de l'être »⁷².

⁷⁰ Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 60.

⁷¹ Gilbert Hottois, *La philosophie du langage de L. Wittgenstein*, p. 14.

⁷² *Ibid.*, p. 62.

CHAPITRE III : LES SOLUTIONS DE L'INFLATION DU LANGAGE **DANS LA PHILOSOPHIE DU XX^e SIECLE**

I- DESINVESTISSEMENT ET DEFLATION DU LANGAGE

Pour la pensée contemporaine (secondaire), le *zoon logon echon* ne peut pas maîtriser la contemporanéité technoscientifique et la dimension du futur. A cet effet, Gilbert Hottois pense que « l'accentuation constante du langagier et son inflation correspondent toujours déjà, d'une certaine façon, à la destitution du logos, à l'effondrement de l'ancienne intronisation à la faveur de laquelle le langage, s'oubliant, était la pensée »⁷³.

C'est pour cette raison que pour Gilbert Hottois, la déflation du langage est la solution à l'inflation du langage dans la philosophie contemporaine. Mais la déflation ne signifie pas qu'on retourne au théorétisme ; cela signifie plutôt qu'on dépasse ce secondaire, cette inflation du langage. C'est ce qu'il appelle « le post-secondaire »⁷⁴. Aussi, la déflation du langage ne signifie non plus le silence comme on le constate dans la philosophie secondaire notamment avec le silence qui tisse les liens avec le surinvestissement du langage et du regard.

La déflation du langage constitue l'alternative à l'inflation secondaire, mais elle n'est pas l'incitation à quelque retour au théorétisme. Autrement dit, l'invitation à reconnaître le désinvestissement du langage et à rompre avec l'inflation secondaire doit correspondre à une attitude post-secondaire.

*La déflation du langage n'est pas le silence. On connaît trop bien toutes les complicités que l'invocation du silence noue avec le surinvestissement du langage et du regard.*⁷⁵

Le désinvestissement et la déflation du langage consistent donc, pour le philosophe, à rompre, surtout, à dépasser la philosophie secondaire afin de prendre en considération toutes les dimensions, tous les aspects de la contemporanéité que la philosophie ignore, qu'elle ne prend pas au sérieux à cause de son attachement à la posture théorétique et au langage.

La déflation du langage n'est pas une chose bien mystérieuse. Elle désigne, au contraire, une démarche précise qui consiste à prêter attention à toutes ces

⁷³ Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 321.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 322.

⁷⁵ *Ibid.*

*dimensions de la contemporanéité dont la philosophie encore traditionnelle ou historique et la philosophie dite d'avant-garde se détournent l'une et l'autre parce que, malgré leurs différences, elles restent attachées à la posture théorique et à l'homme comme vivant parlant.*⁷⁶

La déflation du langage en philosophie signifie donc premièrement à s'intéresser à autre chose que le langage. C'est dans le même ordre d'idées que Gilbert Hottois souligne :

*Pour le philosophe, le désinvestissement et la déflation du langage consistent à renoncer à toutes les formes de sauvegarde dissimulées ou franches de la posture théorique ; rompre surtout avec toutes ces figures discursives qui, de façon simple ou subtile, ne ressassent que le langage*⁷⁷.

Ensuite, prendre en considération les préoccupations technoscientifiques contemporaines et avoir une inquiétude sur des pratiques et possibles technoscientifiques selon lesquels le langage doit éviter quatre dangers à savoir : le silence, le théorétisme, le nouveau langage, le pragmatisme. A cet effet le philosophe belge pense que « Nous avons donné une orientation positive à la déflation du langage et nous avons dénoncé principalement quatre dangers : le silence, le théorétisme, le nouveau langage, le pragmatisme »⁷⁸.

Selon Gilbert Hottois, l'accent contemporain pour la sémiotique ne renvoie pas uniquement à une inflation du langage ; il correspond d'autre part à une mise à l'écart du langage naturel et à « l'ouverture à des modes non langagiers de communication et de relation »⁷⁹. La sémiotique est donc une déflation du langage. Selon Gilbert Hottois cette déflation du langage du sémiotique présente deux parties contraires mais étroitement liées. A cet effet, « l'un coïncide avec un désinvestissement du logos à partir d'une prospection que l'on peut globalement qualifier comme sémiotique-biologique. L'autre opère une destitution analogue à partir de la recherche sémiotique-cybernétique »⁸⁰. Le philosophe belge pense aussi que « La reconnaissance d'un désinvestissement du vivant parlant solidaire du versant sémiotique-cybernétique dépend étroitement de la perception qu'on a de la technoscience, car il se situe dans le prolongement du mathématique, de l'opérateur, du machinique »⁸¹.

⁷⁶ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 323.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 322.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 324.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 326.

⁸⁰ *Loc.cit.*

⁸¹ *Ibid.*, p. 328.

II- MUTATIONS ET PONTAGES NON LANGAGIERS

Il s'agit aussi ici d'indiquer l'exercice du désinvestissement et de déflation du langage. Le philosophe belge le dit en ces termes : « Indiquer, comme nous le faisons ici très schématiquement, quelques mutations et pontages non langagiers revient seulement, et beaucoup plus modestement, à ébaucher la pratique du désinvestissement et la déflation du langage »⁸². Gilbert Hottois nous rappelle que la mutation fait partie de la spécialité des possibles cosmiques et techniques. Le philosophe belge entend par pontages non langagiers le lien ou la communication « entre des cristallisations cosmiques (ou techniques) non susceptibles d'être rapportées l'une à l'autre par les moyens du langage humain naturel »⁸³. Cela signifie que le pontage non langagier se manifeste par l'incapacité du langage humain naturel à dire ou expliquer les rapports entre des cristallisations du cosmos ou technique. Le pontage non langagier stipule également que le cosmos est en quelque sorte construit en un langage physico-mathématique et dont l'universalité ne dépend guère de la forme de vie humaine. Désormais, l'explication de certains phénomènes est confiée aux ordinateurs et non plus à l'homme afin d'éviter le hasard, c'est pour cette raison que

*Depuis plusieurs années, des radio-télescopes explorent systématiquement la voûte céleste à l'affût d'un hypothétique message stellaire. L'« interprétation » des enregistrements du rayonnement venu des étoiles n'est pas confiée à l'homme mais à des ordinateurs en quête de régularités, de structures dont le hasard seul ne pourrait rendre compte*⁸⁴.

Selon Gilbert Hottois, la mutation de l'homme s'oriente sur le chemin du « cybernantrope » ou du « cyborg » et lorsqu'on parle de mutations, on peut voir : l'intervention génétique, l'intervention bio-chimique, le cyborg. Selon Gilbert Hottois, il est donc question de réfléchir sur ces possibles technoscientifiques. Le philosophe belge pense que l'idée d'une conservation de l'humain est une chose banale puisque la vie humaine qui dure des millions d'années n'est presque pas envisageable ou concevable par l'homme ordinaire. A cet effet, Gilbert Hottois pense que

A l'échelle cosmique du temps, l'idée d'une conservation de l'humain nous paraît chose bien invraisemblable. Peut-on sérieusement concevoir que l'homme se conserve durant des millions d'années ? Imagine-t-on une durée historique de cent millions d'années scandée par des guerres, des luttes socio-politiques (...) ? Entend-on une tradition veille de dix millions d'années ?

⁸² Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 335.

⁸³ *Ibid.*, p. 341.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 343.

*Bien sûr, on parlera (l'imaginaire futurologique est plein de ces anti-utopies et de ces millénarismes catastrophistes) de l'éventualité d'un anéantissement pur et simple de l'espèce ou de retour à zéro suivi de répétitions plus ou moins fidèles de l'histoire, on parlera d'oublis et de recommencements.*⁸⁵

⁸⁵ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 367.

CONCLUSION PARTIELLE

De ce qui précède, il a été question pour nous de présenter les fondements de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle selon Gilbert Hottois. Nous avons développé cette première partie en trois chapitres. Dans le premier chapitre, nous avons parlé des causes de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle ; et dans ce chapitre, nous avons montré que l'effet de la mainmise de la science positive sur la référence extralinguistique et la réaction complexe à la technoscience contemporaine sont les causes de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle selon Gilbert Hottois. Dans le deuxième chapitre, nous avons présenté les différentes formes de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle selon le philosophe belge. A cet effet, il a été question de montrer que la philosophie adlinguistique continentale et la philosophie métalinguistique anglo-saxonne sont les deux formes de la prolifération du langage dans la philosophie du XX^e siècle. Dans le troisième chapitre, nous avons présenté les solutions au problème de l'inflation du langage dans philosophie du XX^e siècle. A cet effet, nous avons montré que selon Gilbert Hottois le désinvestissement et déflation du langage ainsi que les mutations et pontages non langagiers sont les solutions que l'on doit envisager pour rompre avec l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle.

DEUXIEME PARTIE. LES PROBLEMES LIES A
LA CRITIQUE HOTTOISIENNE DE
L'INFLATION DU LANGAGE DANS LA
PHILOSOPHIE DU XX^e SIECLE.

Puisque Gilbert Hottois ose avancer son projet avec une tranquille audace, osons lui répondre : il y a chez vous une volonté déterminée d'aller au-delà du langagier, du théorique, du logos. Elle sera toujours, pensons-nous, handicapée par le fait que vous êtes bien forcé, vous aussi, - et vous le savez – d'user du langage pour exprimer une réflexion qui, par quelque côté, a toujours partie liée avec un logos – ne fût-ce que celui-là qui est propre à la mathématique.

Jean-Dominique Robert, « L'inflation du langage selon Gilbert Hottois », Laval théologique et philosophique, vol. 38, n°1, 1982, pp. 81-86, <http://idrudit.org/705904ar>, p. 84.

INTRODUCTION PARTIELLE

Dans cette deuxième partie de notre étude intitulée « les problèmes liés à la critique hottoisienne de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle », il sera question pour nous de montrer que malgré la pertinence du point de vue du philosophe belge sur cette critique du surinvestissement de la philosophie sur le langage à l'ère contemporaine, nous pouvons néanmoins relever quelques zones d'ombres liées à cette réflexion. Pour ce faire, nous allons mener notre réflexion sur deux chapitres. Dans le premier chapitre de cette partie, il sera question de présenter les problèmes liés aux fondements et aux formes de l'inflation de la philosophie sur le langage dans la philosophie du XX^e siècle. A cet effet, nous allons montrer premièrement que même s'il est vrai que la philosophie anglo-saxonne est envahi par la question du langage, il est tout de même important de noter que la philosophie analytique fait néanmoins preuve de précision et de rigueur dans l'usage du langage ; ensuite, il sera question pour nous de montrer que le fait pour Gilbert Hottois de vouloir se passer du langage est un rêve irréalisable. Dans le second chapitre de cette partie, nous allons présenter les problèmes liés à la déflation et au désinvestissement de la philosophie sur le langage. Il sera premièrement question de montrer dans ce chapitre que le langage constitue un outil de compréhension et de construction du monde ; ensuite, nous montrerons que le langage est le produit de la culture ; enfin, nous montrerons que le langage n'est pas l'apanage de la philosophie, il est omniprésent ; on l'utilise en science, en mathématique, en technique etc.

CHAPITRE IV : LES PROBLEMES LIES AUX FONDEMENTS ET AUX FORMES DE L'INFLATION DU LANGAGE DANS LA PHILOSOPHIE DU XX^e SIECLE

Il sera question pour nous dans ce chapitre de présenter les problèmes liés aux fondements et aux formes de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle selon Gilbert Hottois. Il s'agit de montrer premièrement que malgré les critiques que le philosophe belge a adressées à la philosophie analytique, particulièrement à Wittgenstein, on note néanmoins que Wittgenstein fait preuve de précision et de rigueur dans le langage, ce qui donne la crédibilité à sa pensée. Aussi, nous allons montrer que le rêve hottoisien de vouloir se passer du langage est presque irréalisable.

I- DE LA PRECISION ET DE LA RIGUEUR DANS LE LANGAGE COMME OBJET DE LA PHILOSOPHIE ANGLO-SAXONNE (ANALYTIQUE : WITTGENSTEIN)

Malgré les critiques adressées à Wittgenstein par Gilbert Hottois, nous pouvons néanmoins suggérer que Wittgenstein se présente comme l'un des penseurs dont la contribution au mouvement connu sous le nom de philosophie analytique et linguistique est remarquable. La philosophie analytique est un mouvement philosophique qui se fonde sur la nouvelle logique, c'est-à-dire celle contemporaine. Il s'agit d'analyser les mots et de procéder ainsi à l'analyse du langage. Cette analyse permet d'éviter les ambiguïtés et les obscurités pouvant nuire à l'élaboration ou à la construction d'une bonne argumentation. Ayant mené des travaux qui ont eu une influence non négligeable sur le Cercle de Vienne, Wittgenstein nous montre que le langage, en tant qu'il rend par un signe extérieur ce qui se présente à nos yeux, doit être meublé par une clarté et une rigueur comparable à celle logico-mathématique. Wittgenstein milite pour le positivisme qui est un courant qui considère que seule l'analyse et la connaissance des faits réels vérifiés par l'expérience peuvent expliquer les phénomènes du monde sensible. Seule l'expérience scientifique peut nous fournir la certitude. Le positivisme rejette donc l'intuition et toute approche métaphysique pour expliquer la connaissance des phénomènes. A cet effet, il pense que

La juste méthode de philosophie serait en somme la suivante : ne rien dire sinon ce qui se peut dire, donc les propositions des sciences de la nature – donc quelque chose qui n'a rien à voir avec la philosophie – et puis à chaque fois qu'un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de significations à certains signes dans ses propositions. Cette méthode ne serait pas satisfaisante pour l'autre – il n'aurait pas le sentiment que nous lui enseignons de la philosophie – mais elle serait la seule rigoureusement juste.⁸⁶

Même si la plupart des philosophes contemporains en général, Gilbert Hottois en particulier, considèrent la pensée de Wittgenstein comme imprécise, il n'en demeure pas moins qu'un certain esprit de rigueur subsiste à travers certaines formes de pensée et que les structures qu'il a contribué à mettre en place en restent fortement marquées dans la philosophie du langage. Wittgenstein redéfinit le langage philosophique pour en faire un instrument qui exprime précisément et clairement ce qui peut être montré et prouvé par l'expérimentation. Pour ce faire, il faut extraire du langage tout ce qui pourrait le rendre incohérent et incompréhensible. L'objectif de Wittgenstein est donc de clarifier les problèmes liés au langage, ce qui n'est pas une tâche vaine. Pour lui, son «livre (*Le Tractatus*) traite des problèmes de philosophie et, comme je le crois, montre que la formulation de ces problèmes repose sur un malentendu de la logique de notre langage »⁸⁷.

Le but des positivistes logiques en général et de Wittgenstein en particulier est donc de faire de la philosophie une discipline scientifique. Pour lui, la philosophie a pour tâche d'élucider les propositions scientifiques. D'après lui, ce qui est vrai c'est ce qui a un référent physique, empirique, ce qui a un rapport avec la réalité sensible. A cet effet, il écrit : « Dans la proposition, la pensée s'exprime d'une manière perceptible aux sens »⁸⁸.

II- LE REVE DE SE PASSER DU LANGAGE COMME REVE IRREALISABLE

Lorsque Gilbert Hottois prétend qu'on peut se passer du langage en opérant une déflation et un désinvestissement de celui-ci, il semble faire un rêve qui est similaire au rêve de l'objectivité totale ; rêve d'objectivité totale parce que le langage est incontournable quel que soit le domaine d'étude étant donné que c'est l'homme qui construit le raisonnement ce, à travers le langage. Vouloir se passer du langage signifie que l'homme n'a pas de valeur, que l'on peut également se passer de lui pour la réalisation de telle ou telle chose. C'est dans ce

⁸⁶ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus suivi des Investigations philosophiques*, Traduit de l'Allemand par Pierre Klossowski, Paris, Editions Gallimard, 1961, p. 106.

⁸⁷ Op. cit., p. 27.

⁸⁸ Op. cit., p. 37.

sens que nous pouvons comprendre Jean-Dominique Robert lorsqu'il affirme : « Le rêve de se passer du langage et du logos humain pour aller au-delà et en dehors ou, encore, en deçà – si l'on préfère – est un peu similaire au rêve d'objectivité totale et absolue de certains scientifiques visant à une pure neutralité à l'égard de l'humain »⁸⁹.

Aussi, il convient de souligner que désir du philosophe belge à vouloir se passer du langage et du logos humain n'est pas du tout réalisable puisque même lorsqu'on parle d'opérateur, cela n'est possible que par le biais d'un langage. Etant donné que c'est l'humain qui est au centre de l'opérateur, des réalisations techniques, il devra nécessairement user de son langage pour articuler la pensée. A cet effet, Jean-Dominique Robert affirme :

*Il y a chez Gilbert Hottois un choix qui paraît conduire à l'irréalisable, même si l'on était d'accord avec lui pour dire que la science actuelle n'est plus représentation, vision, mais technique opératoire et transformation de l'univers. C'est qu'en effet quand on parle de l'opérateur, on ne peut le faire qu'à l'aide d'un langage, et, d'une façon ou d'une autre, en articulation au langage naturel qu'il est impossible de couper lui-même de l'humain où il a pris racine*⁹⁰.

⁸⁹ Jean-Dominique Robert, *op. cit.*

⁹⁰ *Ibid.*

Chapitre V : LES PROBLEMES LIES A LA DEFLATION ET AU DESINVESTISSEMENT LOGIQUE DE LA PHILOSOPHIE

Dans ce chapitre, il sera question pour nous de présenter les limites de la thèse de Gilbert Hottois sur la question de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle. Pour ce faire, nous allons premièrement montrer que le langage est un outil de compréhension et de construction du monde ; ensuite, montrer qu'on ne peut pas se passer du langage, même au sein de l'opérateur.

I- LE LANGAGE COMME OUTIL DE COMPREHENSION ET DE CONSTRUCTION DU MONDE

Il vrai qu'on note une inflation du langage dans la philosophie contemporaine comme le pense Gilbert Hottois mais il convient de dire que cette thèse du philosophe belge connaît des limites dans la mesure où le langage est l'élément majeur de construction du monde. Pour dire quelque chose, pour transmettre un message, on utilise toujours le langage. Le langage est nécessaire pour l'existence des choses dans la nature ; cela signifie que c'est le langage qui fait exister les choses, c'est lui qui donne un sens aux choses qui existent dans la nature, le langage extériorise aussi ce que nous avons dans nos pensées. C'est ce qui fait dire à Ernst Cassirer que « Le contenu constitutif de l'esprit ne se dévoile que par son extériorisation ; la forme idéale ne peut être connue que par et dans l'ensemble des signes sensibles qu'elle utilise pour s'exprimer »⁹¹. Pour Ernst Cassirer, le langage rend possible la formation par l'homme d'un monde conceptuellement articulé dans lequel viennent prendre place toutes ses activités. Pour lui, la réflexion n'est possible que par la médiation du langage. A cet effet, affirme-t-il :

Parce que le langage même est une présupposition et une condition de la réflexion, parce que c'est en lui et par lui que la « délibération » philosophique s'éveille, la conscience première de l'esprit trouve toujours le langage déjà donné comme une réalité, une « effectivité » comparable à la réalité physique, et de même valeur⁹²

⁹¹ Ernst Cassirer, *La philosophie des formes symboliques I. Le langage*, Paris, Editions de Minuit, 1972. P. 28.

⁹² *Ibid.*, p. 61.

Sans le langage, l'homme resterait limité dans la communication avec les autres et dans sa connaissance, c'est le langage qui est le guide de l'expression bref le guide des activités de l'homme. Nous constatons donc qu'il est difficile de se passer du langage car c'est le langage qui nous permet de nous exprimer, de communiquer avec les autres, de communiquer nos connaissances et nos pensées. C'est ce qui fait dire à Jean-Guy Meunier que « notre activité humaine dans ses multiples volets est potée par le langage et que finalement, sans lui, nous restons limités dans nos pensées, notre communication et notre connaissance de nous-mêmes »⁹³.

C'est grâce au langage que nous comprenons le monde, le langage est donc un outil de compréhension et de construction du monde. Cela signifie que sans le langage, la compréhension et la construction du monde sont presque impossibles. C'est le langage qui fait exister le monde. C'est dans ce sens que Jean-Guy Meunier affirme : « La compréhension passera par le langage. C'est dans le langage que la compréhension du monde se réalise et existe véritablement »⁹⁴.

Le langage permet donc la communication entre les hommes dans la société. Par la médiation du langage, les individus s'échangent des informations, des connaissances, ils se communiquent leurs pensées. Le langage n'est pas individuel, c'est un fait social qui est partagé entre les hommes et c'est à partir de cet échange, de cette intercommunication entre les hommes qu'on peut facilement comprendre le monde puisque c'est par la confrontation des idées qu'on parvient réellement à la vérité. A cet effet, Jean-Guy Meunier pense que le « langage cependant n'est pas un fait individuel ; il est un fait socialement partagé. C'est socialement *via* la langue que le monde se comprend »⁹⁵.

Qu'une interrogation porte sur le monde ou sur les discours sur ce monde, elle ne peut aujourd'hui esquiver la question du langage. Si le langage traverse tout notre rapport au monde, s'il construit et soutient notre compréhension tant pratique que théorique. Il y a une médiation et une inférence du langage dans notre compréhension du monde. A cet effet, Guy Meunier pense que « la question du langage est importante dans toute l'entreprise

⁹³ Jean-Guy Meunier, « Réflexions sur le langage », Département de philosophie Université du Québec à Montréal, 1996, pp. 5-30. www.Unites.Uqam.ca/philosophie/cours/MN/PHI.04.pdf consulté le 07/01/2016 à 20h15 min.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ *Ibid.*

philosophique contemporaine ; mais en raison même de cette dominance en philosophie, elle s'est vue émerger aussi dans plusieurs domaines scientifiques, tant celui des sciences physiques que celui des sciences sociales et humaines. »⁹⁶

II- LE LANGAGE EST LE PRODUIT DE LA CULTURE

C'est par le langage que les autres choses qui existent ont une valeur. En d'autres termes, c'est dans le langage que se manifestent les autres productions de la culture ; il est donc le véhicule de la culture. C'est par le langage que nous construisons le monde, il est une faculté de l'intelligence. Le langage stimule l'intelligence, il permet d'harmoniser les relations sociales. La communication entre les hommes dans une société n'est possible que par le biais du langage. C'est par le langage que nous pouvons comprendre et connaître autrui ; cet instrument nous permet de communiquer, de dialoguer. Pour pouvoir s'insérer dans une société il faut d'abord maîtriser le langage que ces derniers utilisent pour s'exprimer et se faire comprendre. A ce sujet, Jean Ladrière pense que

*C'est dans et par le langage que passent les autres institutions en lesquelles se dépose la vie de la culture. C'est à travers le langage, en particulier, que se configure l'imaginaire et que se structure l'univers des symboles, champ énigmatique où s'enracine sans doute la dynamique secrète de la vie sociale*⁹⁷.

Le langage occupe une place importante dans le développement de la culture. C'est aussi le langage qui organise la pensée. En d'autres termes, le langage objective la pensée. La pensée devient plus claire, plus objective, plus distinctive et plus synthétique lorsqu'elle trouve le langage, le langage matérialise la pensée. A cet effet, Hegel pense que

*Nous n'avons conscience de nos pensées, nous n'avons des pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intériorité, et que par suite, nous les marquons de la forme externe, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre une existence où l'externe et l'interne sont intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée.*⁹⁸

Les formes symboliques sont multiples : le langage, la science, le mythe, l'art, la religion etc. Elles font partie de ce que Cassirer appelle la culture. Ernst Cassirer affirme que

⁹⁶ Jean-Guy Meunier, *op. cit.*

⁹⁷ Jean Ladrière, Préface, in. *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 12.

⁹⁸ Friedrich Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, Paris, Editions Germer Baillère, 1897, p. 914.

c'est par le biais des *formes symboliques* en particulier le langage que l'homme développe un monde proprement humain, un monde de la culture qui produit l'art, le mythe, la science. Ces produits constituent de nombreux essais qui peuvent contribuer à la transformation du monde qui n'est pas actif où l'esprit n'a pas encore atteint la maturité. Selon lui,

Les différents produits de la culture – langage, connaissance scientifique, mythe, art, religion – s'insèrent ainsi, en dépit de leur diversité interne, dans une seule problématique générale et apparaissent comme autant de tentatives pour transformer le monde passif de la simple impression, où l'esprit semble tout d'abord enfermé, en un monde de pure expression de l'esprit⁹⁹.

Mais Ernst Cassirer pense que le langage est une forme symbolique particulière dans la mesure où il revêt d'une part des outils sémiotiques par excellence, le symbole et le signe et d'autre part la notion générale de forme symbolique. Contrairement à l'idée de Gilbert Hottois selon laquelle le langage renvoie uniquement au sens, au discours et qu'il est nécessaire d'opérer un désinvestissement et une déflation du langage, nous constatons avec Ernst Cassirer que le langage est aussi une activité spirituelle. Le langage est donc la manifestation de l'intellectualité car il permet de construire des concepts, il permet d'extérioriser dès lors les concepts qui sont les produits de l'intelligence humaine.

Dans ce monde nouveau des signes linguistiques, le monde des impressions lui-même accède à un nouvel état, parce qu'à une articulation spirituelle nouvelle. Lorsqu'on distingue et sépare certains moments dans le contenu, et qu'on les fixe grâce au son articulé, on ne se contente pas de désigner en eux une certaine qualité intellectuelle : on leur confère au contraire cette qualité par laquelle ils sont alors élevés au-dessus de la simple immédiateté des qualités dites sensibles. Le langage devient ainsi un des moyens fondamentaux de l'esprit, grâce auquel s'accomplit le progrès qui nous fait passer du monde des simples sensations à celui de l'intuition et de la représentation. Il porte déjà en germe ce travail intellectuel qui s'extériorise par la suite lors de la construction du concept comme concept scientifique, comme unité logiquement déterminée d'une forme.¹⁰⁰

Pour Cassirer, il existe un rapport de naturalité entre le symbole et la réalité qu'il signifie tandis que le signe est arbitraire. Ernst Cassirer l'appelle « symbole abstrait » pour montrer que, génétiquement, le signe arbitraire est issu du symbole. Mais Cassirer semble montrer par la perspective « inductiviste » (celle de la tradition classique plus précisément avec Aristote et qui est aussi la ligne de pensée de Cassirer) qu'il est possible de passer du symbole au signe et vice versa. Dans la perspective « inductiviste », on note la notion de

⁹⁹ Ernst Cassirer, *op. cit.*, p. 21.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 29.

transformation graduelle du langage, il s'agit donc de montrer que le langage ou le signe a une signification idéelle.

Il ne s'agira plus de suivre de manière régressive le problème du signe vers ses « raisons » dernières, mais de le poursuivre dans le déploiement de ses configurations concrètes, tel qu'il s'accomplit dans la pluralité des divers domaines culturels. (...) La puissance et la fécondité de ces signes médiats resteraient une énigme s'ils n'avaient leur racine profonde dans une démarche origininaire de l'esprit, fondée dans l'essence de la conscience elle-même. (...) Dans chaque « signe » linguistique, dans chaque « image » mythique ou artistique apparaît un contenu spirituel qui, en lui-même, renvoie au-delà de tout sensible, mais qui est transporté dans une forme sensible, visible, audible ou tactile¹⁰¹.

III- L'OMNIPRESENCE DU LANGAGE

1- En science

Lorsque Gilbert Hottois avance la thèse selon laquelle on note une inflation du langage dans la philosophie contemporaine et qu'on doit nécessairement opérer un désinvestissement et une déflation du langage afin que la philosophie prenne en compte les problèmes liés à la contemporanéité, à savoir les problèmes de la science moderne, il semble oublier que le langage est omniprésent. Nous rencontrons le langage partout, même en science il y a le langage, le langage n'est pas l'apanage de la philosophie contemporaine. Que ce soit en philosophie, en sociologie ou en science, on utilise toujours le langage. C'est le langage qui exprime la réalité. Pour exprimer une réalité, qu'elle soit concrète ou abstraite, on utilise le langage pour l'exprimer. C'est dans ce sens que Jean-Guy Meunier écrit :

La pensée scientifique passe aussi par le langage. Un sociologue par exemple, ne peut effectuer une recherche sur les personnes qui se donnent la mort sans en arriver éventuellement à utiliser le terme « suicide » pour exprimer cette réalité. Même une formule mathématique des plus abstraites finira par être traduite en langage ordinaire pour être comprise¹⁰².

Aussi, lorsque Gilbert Hottois pense que c'est dans la philosophie contemporaine qu'on observe un surinvestissement sur le langage, il semble ne pas prendre en compte le point de vue selon lequel le langage est une faculté et une spécificité humaine ; par conséquent toutes les activités humaines nécessitent l'usage du langage puisque c'est l'homme qui se situe au centre de ces activités. La science est donc l'une de ces activités de

¹⁰¹ Jean-Guy Meunier, *op.cit.*

¹⁰² *Ibid.*

l'esprit humain qui ne pourraient voir le jour sans l'usage du langage ; c'est le langage parlé, le langage articulé qui donne naissance à la science. C'est dans ce sens que Jan BELEHRADEK affirme qu' « il y a des activités humaines qui ne seraient jamais nées sans l'existence du langage articulé permettant seul une différenciation et un accroissement constants. La science en est une »¹⁰³.

Jan BELEHRADEK pense aussi que le langage de la science se distingue du langage ordinaire, cela laisse entendre que la science a un langage ou encore l'on utilise le langage dans les pratiques scientifiques. Si l'on étudie à fond la science moderne, nous pourrions constater qu'il y a aussi un surinvestissement du langage en science. Nous comprenons ici que la science a un langage mais un langage qui est au-dessus de la parole ordinaire de l'homme, ce langage scientifique se distingue aussi de la dite parole ordinaire de l'homme. Le langage scientifique est donc propre à la science, il obéit et correspond à l'environnement de la science. A cet effet, Jan BELEHRADEK pense que « le langage scientifique dépasse la parole humaine ordinaire et en reste distinct. Il est adapté à la façon particulière de penser qui est propre à la science, d'une manière un peu analogue à celle dont se sont adaptés les langages rituels aux cérémonies et aux émotions religieuses »¹⁰⁴.

Jean BELEHRADEK ajoute qu'il existe un langage scientifique mais un langage qui n'est pas simplement écrit mais oral. A cet effet, d'après lui, le langage humain en science n'a de valeur que s'il est matérialisé, c'est-à-dire si on peut le percevoir ; donc il n'y a de langage scientifique que ce qui est visible. Seules les langues ayant jusqu'ici adopté le langage écrit peuvent jouer une fonction de communication au sein du champ d'application de la science. Selon lui, même si on note l'usage du langage oral en science, le langage scientifique se veut surtout écrit. C'est pour cette raison qu'il écrit :

*Le langage scientifique est tout d'abord, un langage écrit. En effet, ce n'est qu'après l'invention du langage optique que la science a pu se fier au langage humain. Parmi les grandes langues du monde, ce sont celles ayant adopté un système d'écriture simple et accessible qui se sont prêtées au rôle de milieu pour la communication scientifique. Il est vrai que le langage scientifique demeure toujours aussi un langage parlé et il connaît ses grands orateurs ; mais, avant tout, il est un langage écrit.*¹⁰⁵

¹⁰³ Jan Belehraddek, « Le langage scientifique », pp. 3-26, www.snl.lu/publications/bulletin/SNL.pdf.

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ *Ibid.*

2- En mathématique

Pour Gilbert Hottois, la mathématique et la technique ne sont pas de l'ordre du langage, il le dit en ces termes :

*ni les mathématiques ni la technique (dimensions déterminantes de la science moderne et plus encore de la technoscience) ne sont de nature langagière, de l'ordre de ce logos avec l'essence duquel la philosophie a toujours tendu à se confondre. De cette altérité, le logos ne peut prendre la mesure, il n peut la maîtriser ; il ne peut que la trahir en feignant de se l'assimiler*¹⁰⁶.

Mais dans certains cas on observe que les mathématiques sont également de l'ordre du langage notamment chez les auteurs comme Leibniz qui pense qu'il y aurait un langage mathématique qui pourrait être rapidement appris par tous les hommes car elle ne serait rien d'autre que l'expression parfaite de leurs pensées. Leibniz pensait déjà que le langage est un instrument de la pensée ou de la raison et puisque celle-ci (la raison) est commune et universelle à tous les hommes, on peut penser qu'il est possible que ces derniers aient un langage universel au lieu d'une multitude de langages ou de langues. A cet effet, Leibniz propose la *caractéristique universelle*, un alphabet symbolique à partir duquel le raisonnement s'effectuerait comme le calcul. C'est dans ce sens qu'il affirme :

*J'ai le projet d'une langue ou écriture qui (...) outre l'usage du commerce et la communication des peuples divers (ce qui la pourrait même rendre plausible au vulgaire), aurait des avantages incomparablement plus grands : car elle donnerait moyen de raisonner sur les matières capables de raisonnement par une espèce de calcul infailible pourvu qu'on y apportât la même exactitude qu'à chiffrer, et les erreurs ne seraient que des erreurs de calcul*¹⁰⁷.

Dans l'approche logique du langage, Jean-Guy Meunier nous fait comprendre que c'est le langage qui nous permet de comprendre les modèles en mathématiques. En d'autres termes, pour comprendre les modèles, il faut avoir des compétences en linguistique, il faut avoir un raisonnement logique et mathématique. Et le raisonnement logique et mathématique passe par la cohérence dans le langage et dans le raisonnement. Nous comprenons donc que c'est grâce à la linguistique formelle qui consiste en la cohérence dans le raisonnement et en un raisonnement logique que nous pouvons facilement comprendre les modèles. Il est de plus en plus difficile de comprendre les modèles par le biais de l'intuition. La meilleure voie est celle du langage formel qui se veut cohérent et logique. A cet effet, il affirme :

¹⁰⁶ Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 326.

¹⁰⁷ Leibniz, « Lettre à Jean-Frédéric », Février 1679.

Les modèles ne sont plus ici intuitifs et encore moins élémentaires. Au contraire, pour les comprendre et les exploiter (les modèles), il faut souvent posséder des compétences logiques, mathématiques sinon linguistiques et qui plus est, d'une linguistique formelle »¹⁰⁸.

3- En technique

Que ce soit en science ou dans le milieu de la technique, le langage est une nécessité car c'est l'homme qui construit les faits scientifiques ou techniques. Nous constatons avec Pierre Levy que c'est grâce au langage qui est une faculté intelligible que les hommes ont pu construire rapidement le monde, les choses et le temps. En effet, pour Pierre Levy, le langage et la technique participent à la production et à la modulation du temps, car les prothèses de l'humanité relèvent du langage en tant qu'il constitue l'outil extraordinaire de mémoire et de propagations des représentations. Cet auteur nous montre donc une interaction entre le langage et les objets de la technique ; mieux encore, les techniciens ont nécessairement besoin du langage pour valoriser leurs objets en les exprimant.

Si l'humanité a construit d'autres temps, plus rapides, plus violents que ceux des plantes et des animaux, c'est parce qu'elle dispose de l'extraordinaire outil de mémoire et de propagations des représentations qu'est le langage [...] En entretenant et reproduisant les artefacts matériels avec lesquels nous vivons, nous conservons du même coup les agencements sociaux et les représentations qui adhèrent à leurs formes et à leurs usages. Dès lors qu'elle s'inscrit dans la résistante matière d'un outil, d'une arme, d'un bâtiment ou d'une route, une relation s'installe dans la durée. Langage et technique contribuent à produire et moduler le temps¹⁰⁹.

Contrairement à ce que pense Gilbert Hottois sur le fait qu'on constate un surinvestissement de la philosophie sur le langage au XX^e siècle, point de vue qui sous-entend que cette inflation du langage est seulement visible en philosophie, nous remarquons que même dans la technique et l'économie le langage et, par conséquent, la question du sens est aussi à l'ordre du jour. Selon Bernard Stiegler, technique, économie et langage se coordonnent depuis le plus lointain passé. Il n'est donc pas juste de dire que la technique évolue en marge du sens ; qu'elle entraîne par exemple un pourrissement du langage. C'est pourquoi Dominique Bourg souligne qu'« on ne saurait [...] en raison de leur entrelacs fondamental opposer *l'Homo technicus* à *l'Homo loquens*. L'aptitude de l'homme à

¹⁰⁸ Jean-Guy Meunier, *op. cit.*

¹⁰⁹ Pierre Levy, *Les technologies de l'intelligence. L'avenir de la pensée à l'ère de l'informatique*, Paris, La découverte, 1990, p. 87.

manipuler son environnement en a fait inextricablement un producteur de paroles et d'outils »¹¹⁰.

Nous pouvons constater qu'il y a un monde des significations dans la technique. Ce n'est pas seulement en philosophie qu'on rencontre le problème de la signification ou du sens, on rencontre aussi cette question dans la technique en particulier ou dans la technoscience en général. Bruno Latour démontre suffisamment cette position de façon pertinente relativement à la compréhension de la technique. En effet selon lui, les normes de la technique obéissent à un langage particulier sans lequel on ne peut comprendre son mode de fonctionnement, cette compréhension facilite l'usage de ces objets techniques. Les objets techniques sont régis par des codes qui attribuent un langage spécifique à la technique. Pour illustrer ces idées, Latour donne comme exemple la fermeture d'une porte : une plaque sur la porte peut rappeler aux usagers de la fermer ; ou bien il peut y exister un mécanisme qui est tel que la porte se ferme de façon automatique. Cette fermeture automatique joue ainsi le rôle de la plaque, mais de manière plus efficace.

Nous constatons que la question du langage est au centre des préoccupations chez les penseurs de la technique. A cet effet, Jean Beaudrillard dans son ouvrage intitulé *Le système des objets*, commence par faire la distinction linguistique entre *dénotation* et *connotation* pour l'appliquer à la différence entre la fonction des objets techniques et leurs nombreuses associations¹¹¹. Il prend comme exemple la variété de représentation des voitures. Ceci dit, les voitures sont un mode de transport – une fonction – ; mais elles signifient aussi que leur propriétaire est plus ou moins respectable, riche : – c'est la dimension de la connotation –. Il convient de faire remarquer que le primat accordé à la fonction au détriment des autres dimensions de la technique induit une identification implicite des propriétés fonctionnelles et des propriétés matérielles des artefacts. Ainsi, la technique n'a pas qu'une fonction qui s'explique techniquement. Elle a aussi une signification que l'on pourrait interpréter par le biais de la parole. C'est pour cette raison que Andrew Feenberg souligne : « les techniques elles aussi ne sont pas vraiment indépendantes du monde social. Ce monde ne leur est pas simplement un environnement externe, il les traverse de significations ».¹¹²

¹¹⁰ Dominique Bourg, *L'homme-artifice*, Paris, Gallimard, 1996, p. 178.

¹¹¹ Jean Beaudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 45-52.

¹¹² Andrew Feenberg, *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, trad., Anne-Marie Dibon, Paris, La Découverte, 2004, p. 206.

CONCLUSION PARTIELLE

De ce qui précède, il a été question pour nous dans cette partie de relever les problèmes liés à la thèse hottoisienne de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle. Nous avons développé cette partie en deux chapitres. Dans le premier chapitre, il a été question de présenter les problèmes liés aux fondements et aux formes de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle. A cet effet, nous avons montré premièrement que même s'il est vrai que la philosophie anglo-saxonne est envahi par la question du langage, il est tout de même important de noter que la philosophie analytique fait néanmoins preuve de précision et de rigueur dans l'usage du langage ; ensuite, nous avons montré que lorsque Gilbert Hottois émet l'idée d'une rupture totale avec le langage, il sombre dans un rêve qui s'avère irréalisable. Dans le second chapitre de cette partie, nous avons présenté les problèmes liés à la déflation et au désinvestissement de la philosophie sur le langage. Il a été premièrement question de montrer dans ce chapitre que le langage constitue un outil de compréhension et de construction du monde ; ensuite, nous avons montré que le langage est le produit de la culture ; enfin, nous avons montré que le langage n'est pas l'apanage de la philosophie, il est omniprésent ; on l'utilise en science, en mathématique, en technique etc.

TROISIEME PARTIE : L'ACTUALITE D'UNE REORIENTATION HOTTOISIENNE DE LA PHILOSOPHIE

L'analyse que j'ai esquissée ne doit pas être assimilée à quelque discours anti-techniciste. Elle ne veut être rien de plus qu'une invitation aux philosophes à s'occuper du milieu où ils vivent, pensent et meurent. Une invitation à interrompre le ressassement du langage de l'intérieur du langage.

Gilbert Hottois, « L'inflation du langage et la dissociation du sens dans la philosophie contemporaine », op.cit.

INTRODUCTION PARTIELLE

Dans cette dernière partie de notre mémoire intitulée « L'actualité d'une réorientation hottoisienne de la philosophie », il s'agira de réhabiliter la thèse de Gilbert Hottois sur la critique de la philosophie du langage au XX^e siècle. Il sera question de montrer que malgré les problèmes liés à ce point de vue du philosophe belge sur la critique du langage, sa thèse garde toute sa pertinence et elle reste d'actualité. Il est important de rappeler que pour Gilbert Hottois, la philosophie doit prendre en compte les problèmes liés à notre contemporanéité, elle doit prendre en compte les problèmes technoscientifiques actuels exclus de la morale philosophique. Nous allons subdiviser cette partie de notre travail en deux chapitres. Dans le premier chapitre nous parlerons du sens de la technique contemporaine où nous présenterons la technique contemporaine comme négation de la valeur humaine et de l'exclusion de la philosophie dans le cosmos technoscientifique. Dans le deuxième chapitre, nous présenterons les perspectives d'une philosophie de la technoscience où nous parlerons de la dimension du futur, de la question éthique et d'un accompagnement philosophique des technosciences.

CHAPITRE VI : LE SENS DE LA TECHNIQUE CONTEMPORAINE

I- NEGATION DE LA VALEUR HUMAINE

Ce qui se donne primordialement à voir c'est que la technique contemporaine ne peut plus être considérée comme un moyen en vue d'atteindre une fin. L'homme n'est plus le centre et la source de décision qui donne sens à l'activité technique. Celle-ci apparaît plutôt comme un milieu incommensurable au sein duquel est lamentablement immergé l'homme. Comme l'affirme Gilbert Hottois,

Appréhendée à l'échelle qui est la sienne, la technique contemporaine constitue un milieu, un universum, un englobant. Elle accompagne l'homme dans toutes les démarches de son existence, de la naissance à la mort (...) Elle est une « seconde nature » qui encercle la première et s'y substitue.¹¹³

Tout se passe comme si l'homme n'était plus le centre de l'univers technique, mais plutôt qu'il en est devenu l'organe. La conduite de l'homme aujourd'hui semble dans son entièreté, dictée par le développement technoscientifique. La technoscience est devenue de nos jours la supra-structure en fonction de laquelle toutes les superstructures prennent sens et crédibilité. Du fait de la complexification et de *l'auto-accroissement* technique, l'homme est devenu aux dires de Gilbert Hottois, le « vecteur, non plus le maître destinataire de la croissance technique ».

Cette désanthropologisation de la technoscience contemporaine est d'ailleurs manifeste par une impersonnalisation et même une dépersonnalisation de plus en plus marquante des découvertes-inventions. Le cloisonnement interdisciplinaire et la coopération entre les réseaux de recherche à l'échelle mondiale, ont finalement conduit à l'obstruction des frontières entre l'humain et le technique. En outre, l'artificialisation montante de l'homme, tout vêtu de gadgets technoscientifiques (Prothèses de toutes sortes) tend à entériner l'idée cartésienne d'homme comme « *animus machina* ». Les progrès technoscientifiques conditionnent même déjà l'organisation sociétale et politique sans que des questions de fin et de valeur soient posées.

On tient par exemple aujourd'hui, pour une nécessité, l'informatisation de la société ; la décision politique est tout au plus celle de se plier à cette nécessité (...) ; enfin, l'anticipation de ce que sera une société informatisée est extrêmement vague,

¹¹³ Gilbert HOTTOIS, « *éthique et technique* », in Encyclopédie philosophique universelle, Vol., dirigé par André Jacob, Paris, P.U.F, 1989.

*contesté, immaîtrisée, sans parler du type de société ou d'humanité qu'engendrera à long ou à moyen terme (...) une telle société.*¹¹⁴

La technoscience se caractérise par une manipulabilité de plus en plus complète de l'homme. Si la conception classique de la technique posait l'homme comme l'absolu dont l'objet technique n'est qu'un moyen de réalisation, aujourd'hui, on assiste plutôt à une modélisation de l'homme par la technoscience. Gilbert Hottois l'a bien résumé en écrivant :

*L'évaluation anthropologique de la technique faisait de l'homme la mesure de la technique et postulait naturellement que ce qui sert de mesure n'est pas essentiellement affecté par ce qui est mesuré. Or la technique contemporaine est foncièrement déstabilisatrice de la nature humaine selon toutes ses dimensions : manipulation essentielle du cycle vital de la naissance à la mort (...) ; manipulation prospective des voies de l'apprentissage (...) ; reconstruction psycho-physique complexe de l'homme : notion de Cyborg. (...) ; manipulations génétiques.*¹¹⁵

Cette manipulation foncière et essentielle de l'homme amène à penser que l'humanité de l'homme, loin d'être la résultante d'un concept formellement construit et réalisable apparaît plutôt comme un « *nœud de possibles qu'aucune théorie ne peut sérieusement anticiper* ». ¹¹⁶

C'est ainsi qu'on en vient à se poser la question éthique de la technoscience. En effet, si la technoscience contemporaine ne fonctionne plus avec les catégories anthropologistes classiques – puisqu'elle est capable de soumettre l'homme aux diktats de l'évolution du technocosme, voire modifier qualitativement la nature de l'homme et du monde – la nécessité d'une réflexion philosophique sur l'homme dans son rapport à la technoscience aujourd'hui, n'est plus à démontrer. Comme le dit Gilbert Hottois,

*Philosophiquement parlant, la possibilité concrète de l'anéantissement ou de la mutation (pas seulement culturelle symbolique) de l'espèce humaine a un poids ontologique ou métaphysique et soulève des questions axiologiques et éthiques sans précédent.*¹¹⁷

Cette situation où l'homme n'est plus le centre du projet technoscientifique affecte son essence traditionnelle comme *zoon logon echon* ou *animal parlant*. Ce sens continu d'être employé par la philosophie secondaire alors qu'il n'est plus pertinent dans la contemporanéité dominé par l'opérateur.

¹¹⁴ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 138.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 139.

¹¹⁶ *Loc. cit.*

¹¹⁷ *Loc. cit.*

La philosophie de Gilbert Hottois ouvre la réflexion philosophique à la dimension d'un futur indéterminé mais sur lequel il faut porter un regard philosophique attentif.

II- LE COSMOS TECHNOLOGIQUE EXCLU DE LA RECHERCHE PHILOSOPHIQUE

Gilbert Hottois pense que si la philosophie contemporaine affiche une réaction complexe face à la technoscience c'est parce qu'elle s'est repliée sur elle-même en analysant uniquement les questions du langage et refuse de prendre en considération, de penser les problèmes relatifs aux développements technologiques. C'est ce qui justifie le fait que la philosophie se trouve parfois impuissante vis-à-vis des pratiques technologiques, elle ne trouve pas sa place. C'est dans ce sens que Jean Ladrière du même avis que Gilbert Hottois pense que

nous ne disposons pas des catégories nécessaires pour penser philosophiquement le cosmos technologique selon ce qui s'annonce en lui précisément d'irréductible aux formes d'interprétation actuellement opérantes (...) Il ne suffira certainement pas de faire appel à des indications étrangères au champ philosophique, comme telles, puisqu'elles ne pourront véritablement, à l'état brut, induire un nouveau questionnement à l'intérieur de ce champ¹¹⁸.

Jean Ladrière pense que Gilbert Hottois a eu le mérite de nous présenter la situation actuelle de la philosophie, celle de la secondarité philosophique qui, au lieu de s'occuper de la manière dont on parle des choses, des événements, du cosmos et de nous-mêmes, a au contraire eu une autre tournure, celle de l'analyse du langage notamment dans le monde anglo-saxon et dans le monde continental. La philosophie contemporaine au lieu de mettre l'accent sur la référence comme dans l'antiquité s'est plus préoccupée du sens, du discours au lieu de s'occuper de ce à quoi ce discours renvoie c'est-à-dire la référence, la réalité contemporaine, le cosmos technologique. Le langage devient au XX^e siècle la préoccupation centrale des philosophes au lieu que ces derniers prennent en compte les problèmes qui renvoient à notre contemporanéité. Et face à cela, le philosophe belge nous présente le chemin qui nous permettra de rompre avec la secondarité, avec le

¹¹⁸ Jean Ladrière, Préface in, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, pp. 15-16.

surinvestissement sur le langage ; il s'agit de la déflation et le désinvestissement sur le langage. A cet effet, Jean Ladrière estime qu'

En réussissant à mener à bien ce travail subtil de mise en évidence de la secondarité, M. Hottois a eu l'immense mérite de mettre en perspective le destin de la philosophie, dans la figure qu'il a prise aujourd'hui, à partir d'un point de vue qui, tout en appartenant encore (inévitavelmente) à cette figure, se montre capable de la thématiser et par là, d'une certaine manière, déjà de s'en détacher¹¹⁹.

Selon Jean Ladrière, lorsque la philosophie secondaire remet en cause les modes classiques de conceptualisation, elle semble oublier que nous n'avons pas encore les moyens, les instruments pour réfléchir sur la vérité technoscientifique. A cet effet, Jean Ladrière pense que le philosophe belge lorsqu'il analyse les différentes figures de la secondarité et lorsqu'il se trouve obligé de remettre en question le théorétisme classique, nous introduit dans la pensée scientifique. Et la pensée scientifique a ceci de particulier

qu'elle est à la fois en retard et en avance sur la pensée philosophique « secondaire ». En retard dans la mesure où elle reste encore, à un certain niveau et dans l'idée qu'elle se fait de son propre travail, attachée à la figure de la représentation. En avance, dans la mesure où, dans ses instaurations effectives les plus audacieuses, elle met déjà en œuvre un mode de rapport au monde qui ne relève plus de la souveraineté d'un « logos » mais qui s'inscrit dans la naturalité des systèmes dont le fonctionnement fait le monde¹²⁰.

Jean Ladrière nous montre que par rapport à ce qui précède, Gilbert Hottois pense que la fin de la représentation entraîne le règne de l'opérateur. Selon le philosophe belge nous nous trouvons dans une situation où la philosophie du logos se retrouvera en train de se remettre en cause et où la science ou la technoscience essaye de correspondre avec ce qui renvoie à sa propre réalisation.

Là où s'effondre la représentation émerge l'opérateur. Mais nous n'avons pas encore véritablement réussi à penser ce qu'il en est de l'opérateur. Le questionnement mis en mouvement par M. Hottois indique dans cette direction. Il nous fait pressentir un lieu où pourraient bien se rencontrer la pensée par laquelle la philosophie du « logos » est amenée à se remettre en question elle-même et la pensée par laquelle la science, et de façon plus spécifique même la techno-science, tente de coïncider avec ce que lui révèle sa propre pratique¹²¹.

¹¹⁹ Jean Ladrière, *op. cit.*, p. 16.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 17.

¹²¹ Jean Ladrière, *op. cit.*

CHAPITRE VII : VERS UNE PHILOSOPHIE DE LA TECHNOSCIENCE

I- LA DIMENSION DU FUTUR

La technoscience est marquée par son attitude perplexe envers la dimension du futur. On en vient donc à se poser les questions purement éthiques que soulèvent les développements technoscientifiques. En effet, l'aménagement de la croissance technique, faut-il le reconnaître, engage pleinement notre propre responsabilité. Les possibles technoscientifiques demeureront un problème crucial pour l'homme contemporain du fait de son inaptitude ontologique à prévoir ou à prédire avec certitude le futur. Et ceci n'est que la manifestation de la non-maîtrise par l'homme aujourd'hui du sens de la technique devenue technoscience. Il s'agit ici de l'ensemble des interrogations que le philosophe doit se poser en ce qui concerne l'avenir de l'humanité, par exemple « qu'en sera-t-il de l'homme dans quelques millions d'années ? »¹²². Le futur est imprévisible, on ne peut pas le prévoir avec exactitude notamment en ce qui concerne les développements technologiques. C'est dans ce sens qu'il écrit :

*La conscience futurologique s'entend sur l'imprévisibilité radicale du futur, même en ce qui concerne le futur proche (quelques dizaines d'années) et ce, surtout, en raison des développements technologiques. Car les découvertes technoscientifiques ne sont pas seulement imprévisibles, elles sont encore étroitement enchaînées : or comment seulement imaginer des découvertes ou des techniques qui dépendent elles-mêmes d'une découverte ou d'une technique difficilement prévisibles ou totalement inattendues ?*¹²³

Mais Gilbert Hottois pense qu'on ne doit pas réduire la dimension du futur à la destruction de l'espèce car ce n'est qu'une possibilité et qui ne favorise pas l'étude du cosmos. Il s'agit d'une utopie qui consiste à projeter un regard attentif vers le futur, vers l'avenir. Le philosophe Belge pense que contrairement aux penseurs qui rejettent la question de la dimension du futur parce qu'ils la trouvent non pertinente, absurde ; il s'agit plutôt d'une question qui concerne le destin des hommes et la philosophie ayant pour objet l'homme, doit s'occuper des problèmes relatifs à l'avenir de l'humanité. Gilbert Hottois pense que lorsqu'on pose la question du futur en philosophie, on ne doit s'attendre à aucune réponse, on ne doit

¹²² Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 330.

¹²³ *Ibid.*, p. 331.

pas en faire une projection utopiste car les questions qui nécessitent des réponses sont celles de la science parce qu'elles visent la pratique. C'est dans le même ordre d'idées qu'il dit :

*La question du futur n'attend aucune réponse. Elle n'est surtout pas l'invitation ou la préparation à quelque projection utopique du futur. Mais les questions proprement philosophiques ont toujours été, au moment de leur plus grande virulence, des questions sans réponse où tout pouvait basculer.*¹²⁴

A notre avis, la philosophie doit instaurer au sein de la technique une éthique que nous nommons *éthique de la durabilité*, soit une éthique de la responsabilité tournée essentiellement vers l'avenir. Il s'agit d'une éthique fondée sur la promotion de ce qui non seulement sert à l'homme, mais aussi et surtout ce qui sert l'homme. C'est à ce niveau précis que Hans Jonas gagne en pertinence, car le progrès pour le social nécessite que l'on souscrive à cette maxime : « Agis de telle sorte que ton action soit compatible avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre »¹²⁵. Le principe de responsabilité, c'est-à-dire « de la limitation de l'agir de l'homme à ce qui est humainement acceptable » est ici une exigence sociale¹²⁶. C'est à cette condition que le progrès social arrachera l'homme de la logique de l'instrumentalité dans laquelle le plonge la raison technique. Il serait alors possible de créer une science et une technique nouvelles qui nous permettraient de vivre en harmonie avec la nature. La nature serait traitée plus comme un autre sujet que comme une matière première. Les êtres humains apprendraient à atteindre leurs objectifs tout en réalisant les potentialités inhérentes à la nature, au lieu de l'exploiter pour le pouvoir et le profit. A ce propos, Marcuse nous rassure que cela est moins utopique qu'envisageable.

La réflexion sur l'avenir de l'humanité reste fondamentale en philosophie. Avec les développements de la technoscience moderne qui consistent à essayer tout le possible, les philosophes ne peuvent qu'être inquiets, vue les déviations des techniciens. Il est donc urgent de poser la question du futur de l'homme au cœur même des préoccupations et tout ceci implique notre responsabilité car c'est à l'homme que revient la tâche de préserver les générations futures afin que les hommes vivent en sécurité dans les temps présents et futurs. C'est dans le même ordre d'idées que Gilbert Hottois affirme :

Les générations futures ne sont ni nos enfants ni nos petits-enfants : il s'agit de l'humanité telle que nous la projetons dans un avenir relativement lointain. C'est à

¹²⁴ Gilbert Hottois, *op.cit.*, p. 333.

¹²⁵ Jonas Hans, *le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, trad. Jean Greish, Paris, Le Cerf, 1990, p. 20.

¹²⁶ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *Science et humanisme : une réflexion philosophique sur les fondements du développement humain*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Yaoundé I, octobre 2008, p. 18.

l'égard de celle-ci que la philosophie humaniste de l'UNESCO nous confère une responsabilité qui pourrait s'énoncer de la façon suivante : il est de notre devoir de préserver un monde naturel-culturel tel qu'une vie authentiquement humaine y soit non seulement possible, mais encore plus aisée qu'aujourd'hui, un monde naturel-culturel où les DH (Droits de l'homme) continuent donc d'avoir un sens¹²⁷.

II- LA QUESTION ETHIQUE

Selon Gilbert Hottois, la philosophie au XX^e siècle se caractérise par la secondarité par rapport aux développements de la technoscience qui soulèvent des questions éthiques. A cet effet, le philosophe belge souligne que

Lorsqu'au cours des années soixante-dix, nous avons caractérisé la philosophie du XX^e siècle par la secondarité, nous la contrastions déjà avec la technoscience, et soulignons, en finale, la question éthique comme prospectivement capitale¹²⁸.

La technique contemporaine n'est plus un moyen en vue d'une fin, elle n'est plus à la disposition de l'homme. Tout se passe aujourd'hui comme si l'homme n'était plus le centre de l'univers technique, mais plutôt, il en devient l'organe. La conduite humaine dans tous les plans semble être dictée par le développement technoscientifique.

L'imaginaire de la science contemporaine se propose de faire des manipulations qui touchent la dignité de l'être humain. Il s'agit par exemple de la science-fiction qui est une expérience de pensée. La science-fiction n'est rien d'autre que les expériences multiples et complexes faites sur l'homme et cela entraîne des conséquences graves sur le plan éthique. Pour Gilbert Hottois,

La science-fiction se présente volontiers comme illustrant des expériences ou expérimentations de pensée plus ou moins élaborées et complexes. Cela va de l'imagination de gadgets ou d'applications techniques dotant l'individu de pouvoirs nouveaux ou supérieurs à l'exploration prospective des conséquences et bouleversements psychologiques, sociaux, politiques... qu'une nouveauté technoscientifique entraîne¹²⁹.

Ce problème ne laisse pas la philosophie indifférente malgré qu'« elle ne dispose d'aucun point d'appui à partir d'où évaluer correctement cet étrange pouvoir de contestation

¹²⁷ Gilbert Hottois, *Entre symboles et technosciences*, p. 129.

¹²⁸ Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 9.

¹²⁹ Gilbert Hottois, « De l'intérêt de la science-fiction autour des technosciences », pp. 1-19. Article à retrouver sur le site : www.i3n.univ-montp2.fr/séminaire/files/séminaire_597/HiPhiS/Hottois_060410.Pdf.

pratique de sa propre nature qui échoit à l'homme »¹³⁰. Nous comprenons par-là que la technoscience tente d'essayer tous les possibles et ce qui est choquant c'est que c'est l'homme qui est l'essayeur du possible par conséquent il s'expose aux risques qu'entraîne la technoscience. Il est donc important, voire nécessaire de penser philosophiquement la condition de l'homme à l'ère de la science contemporaine car « les choses graves, importantes, dangereuses, immorales, inhumaines ne sont plus de l'ordre du langage »¹³¹.

Du fait de la complexification et de « l'auto-accroissement » technicien, l'homme est devenu le « vecteur, on plus le maître destinataire de la croissance technique ».¹³²

L'impersonnalisation des découvertes-inventions symbolise d'ailleurs cette non prise en compte de l'homme en milieu technoscientifique. Le progrès technique conditionne même l'organisation sociale sans que les questions de fin et de valeur ontologique et eschatologique ne soient posées.

On tient par exemple aujourd'hui, pour une nécessité, l'informatisation de la société ; la décision politique est tout au plus celle de se plier à cette nécessité (...) ; enfin, l'anticipation de ce que sera une société informatisée est extrêmement vague, contestée, immaîtrisée, sans parler du type de société ou d'humanité qu'engendrera à long ou à moyen terme (...) une telle société¹³³.

Dans la technoscience contemporaine, on observe que l'homme est de plus en plus manipulable de façon complète. Nous constatons que dans la technique traditionnelle, l'homme était la mesure, la technique était le déploiement de la rationalité ; par contre dans la technique contemporaine, l'homme n'est plus qu'un moyen en vue d'une fin.

C'est ainsi qu'on en vient à se poser la question éthique de la technoscience. En effet, si la technoscience contemporaine ne fonctionne plus avec les catégories anthropologistes classiques, puisqu'elle est capable de soumettre l'homme aux diktats de l'évolution du « technocosme » ; voire, modifier qualitativement la nature de l'homme et du monde, la nécessité d'une réflexion philosophique sur la place de celle-ci n'est plus à démontrer. C'est pour cette raison que « philosophiquement parlant, la possibilité concrète de l'anéantissement ou de la mutation (pas simplement culturelle, symbolique) de l'espèce humaine a un poids

¹³⁰ Gilbert Hottois, *Entre symboles et technosciences*, p. 35.

¹³¹ *Ibid.*, p. 39.

¹³² Gilbert Hottois, « Ethique et technique », p. 137.

¹³³ *Ibid.*, p. 138.

ontologique ou métaphysique et soulève des questions axiologiques et éthiques sans précédent »¹³⁴.

Selon Gilbert Hottois, la rencontre entre la technoscience et l'éthique se fait à trois niveaux, hors du cadre anthropologique qui relève du sens commun. D'abord au niveau de l'idéologie. Il concerne le rapport de la technoscience à la vie en général. Ici, l'on risque de verser dans des extrêmes tels que la sociobiologie. Ensuite, au niveau de l'application de la technoscience dans des domaines différents de la vie (options énergétiques, biotechnologiques, informatique, astronautique), options conditionnées par les idéologies dominantes à tendance technicistes ou techno-scientistes. Enfin, la recherche « dite » fondamentale. Lorsqu'elle est faite sur l'homme, la manipulation technoscientifique ne saurait éluder les questions éthiques au sujet par exemple des expérimentations sur l'embryon, l'ADN, le cerveau humain.

La question philosophique fondamentale sur la technique est celle portant sur le possible déploiement du logos qui puisse infléchir la croissance technique ayant pris le devant de la scène sur tous les plans.

Le primat technicien est gouverné par un double principe anti-théorétique et anti-éthique. Le premier s'énonce clairement par cette affirmation lapidaire : « tout est possible ».

*Telle est au fond la très singulière idée directrice ou règle de croissance de l'univers technicien. Elle ne signifie en fait que la faillite de toute régulation. Si une fonction principale de toute théorie et une finalité essentielle, de tout projet théorique sont d'imposer un cadre, des limites que possibles et de prévoir, le principe du « Tout est possible » est proprement anti-théorique.*¹³⁵

L'impératif anti-éthique quand-à lui s'énonce ainsi « il faut faire expérimenter tout le possible » : « La technique est en soi suppression des limites. Il n'y a, pour elle, aucune opération ni impossible ni interdite : ce n'est pas là un caractère accessoire ou accidentel, c'est l'essence même de la technique ».¹³⁶

Il s'agit ici d'aborder des questions éthiques relatives à la forme de vie humaine, questions qui renvoient aux développements de la technoscience, c'est par exemple le problème de la manipulation génétique. Pour Gilbert Hottois,

¹³⁴ Gilbert hottois, *op. cit.*

¹³⁵ *Ibid.*, p. 140.

¹³⁶ Jacques Ellul, *Le système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 167.

*Bien que les catégories du choix et de la valeur (de l'homme) soient loin de nous satisfaire, l'esquisse de l'élaboration de la question fondamentale se fera cependant à partir d'elles. Car ce sont, à notre sens, les catégories les moins inadéquates et cette relative propriété correspond déjà à un consensus de la conscience futurologique : ainsi, par ex., le problème de la manipulation génétique est, généralement, appréhendé comme une question éthique.*¹³⁷

Gilbert Hottois pense que les manipulations génétiques par le biais des développements technoscientifiques entraînent des conséquences graves. Admettons que dans les années à venir, la technoscience arrive à accroître positivement la vie de l'homme sur terre, on aboutit donc à la mutation de l'homme liée à des conséquences qu'on ne pourra plus maîtriser par exemple le fait de prolonger la durée des hommes sur terre pendant trois siècles. A cet effet, Le philosophe belge se pose la question suivante : que peut devenir un homme dont la durée de vie s'étendrait à deux ou trois siècles. Il s'agit là d'une question philosophique importante étant donné que cet homme ne connaîtra pas le sens de l'histoire, de la mort, du temps, de la culture. Or nous savons que l'homme naît, grandit pour mourir. Entre cet homme et nous (l'homme dont la durée de vie s'étendrait à deux ou trois siècles), il y aurait une différence considérable puisque nous n'aurons pas la même manière de concevoir les choses, le monde, la vie, l'histoire. A cet effet Gilbert Hottois pense qu'

*A supposer que d'ici quelques générations, la technoscience réussisse à prolonger d'une façon appréciable la vie humaine, et sans même tenir compte des bouleversements socio-politico-économiques que cette possibilité entraînerait, ne serions-nous pas déjà confrontés avec une mutation de l'humain aux conséquences absolument prévisibles ? Que serait un « homme » dont l'espérance moyenne de vie s'étendrait à deux ou trois siècles ? Que deviendrait pour lui ce que nous appelons l'histoire, que deviendrait sa relation à la culture, au sens, à la mort, à l'œuvre, à l'action ? Comment se rapporterait-il à nous ? Que n'entreprendrait-il pas ? Comment affronterait-il le futur ?*¹³⁸

Il est donc question de combattre les servitudes de l'homme, l'homme ne doit pas être manipulé comme un objet, comme une chose. Pour parler comme Emmanuel Kant, on doit traiter ce dernier comme une fin et non comme un moyen. Pour le philosophe de Königsberg, le principe rationnel qui nous amène à traiter la personne comme fin en soi stipule que : « agis de telle sorte que tu traites l'humanité dans ta personne et dans celle d'autrui toujours en même temps comme une fin, jamais simplement comme un moyen »¹³⁹. Gilbert Hottois pense qu'au départ, la technoscience avait pour but de contribuer au combat de la misère et des

¹³⁷ Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 363.

¹³⁸ *Ibid.*, pp. 363-364.

¹³⁹ Emmanuel Kant, *Fondement de la métaphysique des mœurs*, Paris, Editions Hatier, 1963, p. 47.

servitudes de l'homme mais ce souci d'améliorer la condition de l'homme sous plusieurs formes risque de conduire sur le chemin de la mutation. D'après lui,

Nous étions parti d'une perspective bien modeste qui participe, au fond, de la lutte technoscientifique contre la misère et les servitudes de l'homme. On pourrait répéter cette démonstration à propos de l'usage de produits psychopharmacologiques, qui seraient devenus totalement inoffensifs et susceptible de supprimer une part très considérable des maux psychologiques et du labeur d'acculturation¹⁴⁰.

Le philosophe belge pense que la technoscience soulève des problèmes, importants, sérieux, dangereux, immoraux que le langage ne peut pas résoudre. Mais il précise que l'intervention biochimique ne mérite pas le nom de mutation étant donné que sa valeur s'applique à l'individu, à l'homme en général et non pas la particularité génétique de l'homme.

Hans Jonas pense à cet effet que pour envisager une science et une technique qui sont au service de l'homme, l'on doit intégrer une nouvelle éthique permettant de repenser la menace que constitue la culture moderne et contemporaine, de repenser le rapport que l'homme entretient avec la nature. Parce que la technoscience contemporaine tient peu compte de l'homme comme valeur, il faut apporter à celle-ci un « supplément d'âme » selon les termes d'Henri Bergson pour qu'elle devienne plus saine et par ce fait plus humaine. A cet effet, Hans Jonas pense que « le nouvel impératif affirme précisément que nous avons bien le droit de risquer notre vie, mais non celle de l'humanité (...) nous n'avons pas le droit de choisir le non-être des générations futures à cause de l'être de la génération actuelle et que nous n'avons même pas le droit de le risquer »¹⁴¹.

L'éthique de la responsabilité chez Hans Jonas souligne l'importance d'une facette catégorique empruntée à Kant (« agis de telle sorte que tu puisses également vouloir que ta maxime devienne une loi universelle »¹⁴²), c'est-à-dire la nécessité d'assurer la survie de l'humanité en tant que telle, mais avec l'idée de convertir cet impératif catégorique car notre devoir est aussi de venir en aide aux générations futures. Hans Jonas formule son impératif comme suit : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentique humaine sur terre (...) ou : Ne compromets pas les conditions pour la survie indéfinie de l'humanité sur terre »¹⁴³.

¹⁴⁰ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 364.

¹⁴¹ Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Paris, Flammarion, 1998, p. 40.

¹⁴² Emmanuel Kant, *op. cit.* P. 17.

¹⁴³ Hans Jonas, *loc. cit.*

III- Vers un accompagnement philosophique des technosciences

Vu le surinvestissement de la philosophie sur le langage au XX^e siècle qui cause problème puisque c'est la question majeure qui est au centre des préoccupations au cours de ce siècle, il est donc important, voire nécessaire que la philosophie s'occupe aussi et surtout les problèmes de l'heure. Etant donné que, comme l'a dit Hegel, chaque philosophie est fille de son temps¹⁴⁴, les philosophes doivent surtout réfléchir sur des problèmes qui sont liés à leur époque et les XX^e et XXI^e siècles sont dominés par les progrès scientifiques et techniques qui ne sont pas seulement un bien pour l'humanité, ils menacent aussi l'avenir de l'homme sur terre. A cet effet, la philosophie doit accompagner les pratiques technoscientifiques. Dès lors, Gilbert Hottois pense que

Ayant décrit l'excès de la technoscience par rapport à la spéculation philosophique, je me limiterai à me demander dans quelle mesure un accompagnement philosophique des pratiques technoscientifiques est-il possible ? Un tel accompagnement est symbolique, quoique d'une nature spéciale puisqu'il serait philosophique¹⁴⁵.

Pour Gilbert Hottois, c'est à la philosophie que revient la tâche de penser les problèmes de la technique, c'est la philosophie qui doit guider les pratiques de la technique moderne. Le philosophe belge pense que c'est la philosophie qui doit être une lumière pour les développements techniques en particulier et technoscientifiques en général. Pour ce faire, « Les finalités de l'action technique sont déterminées par la philosophie : elle doit servir la vérité (et donc le développement de la science) et elle doit servir le bien de l'humanité qui se confond avec la jouissance de la vérité »¹⁴⁶. Et l'accompagnement philosophique des technosciences signifie qu'on doit d'abord se baser sur la réflexion critique. Pour ce faire, cet accompagnement nous oblige à mieux nous informer, à étudier avec précision les pratiques technoscientifiques. A ce sujet, Gilbert Hottois pense que « L'accompagnement qui se veut philosophique doit être d'abord critique et méta (réfléchi) par rapport à cette spontanéité symbolique chaotique. Il exige une information correcte au sujet des réalités technoscientifiques »¹⁴⁷.

¹⁴⁴ Friedrich Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, Paris, Editions Gallimard, 1821, p. 73.

¹⁴⁵ Gilbert Hottois, *Entre symboles et technosciences*, p. 194.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 199.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 215.

Nous comprenons donc que vue le surinvestissement de la philosophie sur le langage au XX^e siècle, il est important pour les philosophes de rompre avec cette obsession sur le langage afin de prendre au sérieux les problèmes qui minent l'humanité dans notre contemporanéité, à savoir les pratiques technoscientifiques exclues de la conscience philosophique et de penser d'urgence aux problèmes liés au futur de l'humanité. C'est pour cette raison que Gilbert Hottois nous invite

*à rompre avec le surinvestissement philosophique du langage et à prendre en considération l'univers technoscientifique, quasi complètement forclos de la conscience philosophique créatrice de l'époque, afin d'affronter les questions relatives au futur de l'humanité de plus en plus physiquement et pas seulement symboliquement productrice d'elle-même*¹⁴⁸.

Il convient de noter que les philosophies de la secondarité ne parlaient que du monde, mais uniquement du monde de sens et du discours ; par conséquent, le cosmos ne trouve plus sa place, ce cosmos technoscientifique reste non pris en considération par les philosophes. C'est dans le même sens que Gilbert Hottois pense que

*De la secondarité à l'accompagnement, il y a tout le chemin qui va de la marginalité réactive et négative à l'être-à-côté-de volontaire et actif. Les philosophies de la secondarité se fondaient sur la forclusion de l'univers technoscientifique et n'entretenaient à celui-ci – à l'opérativité – qu'une relation inconsciente, quelques fois mimétique, car on subit ce que l'on ne veut pas connaître*¹⁴⁹.

La technoscience contemporaine n'a pour but que de créer tout ce qui est possible, le technicien est motivé par son génie créateur et par sa curiosité qui le pousse à faire des manipulations qui affectent l'homme. Mais il convient de noter que si la technoscience est dépourvue de la morale philosophique, si elle ne tient pas en compte les questions éthiques, les philosophes quant à eux ne doivent pas ignorer ces développements technoscientifiques qui touchent la dignité de l'homme en général. Les philosophes ne doivent pas abandonner les scientifiques dans leurs recherches, ils doivent les accompagner dans leurs réalisations tout en leur inculquant les valeurs morales, la réflexion critique. Ceci pourra empêcher à ces derniers de ne pas faire des expériences qui pourront plus tard affecter l'humanité, ils pourront désormais intégrer les valeurs philosophiques dans leurs réalisations. A ce sujet, Gilbert Hottois pense que

Le développement technoscientifique suit l'impératif technicien : « Il faut faire tout ce qui est possible ». Cela signifie exactement qu'il ne faut pas placer de limites a

¹⁴⁸ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 10.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 11.

*priori et définitives, c'est-à-dire d'origine symbolique, et dites ontologiques ou éthiques, à l'expérimentation ou à la créativité technoscientifique. Cela ne signifie pas que l'on puisse faire n'importe quoi, n'importe quand, n'importe comment*¹⁵⁰.

A notre avis, la philosophie doit non pas rompre avec la réflexion sur le langage mais elle doit aussi prendre en considération les progrès technoscientifiques actuels. A cet effet, il faut mettre en place une philosophie de la technique ; c'est-à-dire une philosophie capable d'accompagner les pratiques de la technique moderne en particulier et de la technoscience en général. C'est dans le même ordre d'idées que s'inscrit Gilbert Hottois qui soutient le point de vue de Gilbert Simondon relativement à la mise en place d'une philosophie de la technique capable de réfléchir sur les réalisations de la technique moderne. Le philosophe belge souligne qu' « Il faut donc pour Simondon, inventer une « culture technoscientifique » et une « philosophie de la technique » ; possible et nécessaire, cette entreprise serait la tâche actuelle de la philosophie »¹⁵¹. Il est donc question de « développer une philosophie de la nature, une philosophie de la technique et une anthropologie en soulignant les continuités transductives, et à placer l'avenir sous le signe d'une co-évolution de la technique et de l'homme »¹⁵². Nous comprenons ici que les philosophes doivent impérativement avoir les yeux ouverts sur les objets de la technique qui peuvent détruire le monde s'ils ne sont vraiment accompagnés de la réflexion philosophique. Il s'agit donc comme le pense Gilbert Hottois d'avoir « une attention positive à l'égard du monde des objets et des pratiques techniques, de sa volonté d'accompagner symboliquement et philosophiquement l'évolution technoscientifique »¹⁵³.

Gilbert Hottois pense qu'un meilleur accompagnement implique la déflation de la différence anthropo-logique et le deuil de l'idéalisme absolu. Il s'agit ici de reconnaître que le logos est finitude ; c'est-à-dire que l'espèce humaine en général peut disparaître dans l'espace et le temps ; il est question de reconnaître que même la pensée a des limites, qu'elle est aussi vouée à la finitude. Le philosophe belge pense par conséquent qu'

une telle reconnaissance est le travail de deuil que les philosophes doivent faire. Ce n'est que sur la base de la réussite de ce travail de deuil qu'ils peuvent aborder réellement et positivement les pratiques technoscientifiques qui mettent l'homme en question d'une manière autre que symbolique, spéculative ou herméneutique. Ce n'est qu'à ce prix qu'ils peuvent accompagner la naturalisation et l'opérationnalisation de la différence anthropologique, et se soucier de l'évolution

¹⁵⁰ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 164.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 198.

¹⁵² *Loc. cit.*

¹⁵³ *Loc. cit.*

*réelle de la sensibilité, de la conscience et de la liberté dans le monde, et pas hors du monde*¹⁵⁴.

Nous pensons que la philosophie est mieux placée pour accompagner les développements technoscientifiques parce qu'elle possède des valeurs universelles et elle s'intéresse uniquement à ces valeurs universelles. A cet effet, la philosophie serait la discipline la mieux indiquée, voire la seule pouvant être capable d'accompagner les scientifiques dans leurs réalisations. La philosophie est considérée ici comme la mieux appropriée pour l'accompagnement des technosciences parce qu'elle a le souci d'une valeur universelle qu'est la liberté notamment dans le monde technoscientifique. C'est dans le même ordre d'idées que Gilbert Hottois souligne :

*La philosophie est dès lors en position d'être sollicitée dans la mesure où les seules normes qui l'intéressent sont des normes universelles (dites rationnelles). Universelle, mais d'une universalité qui est celle de la causalité opératoire, la technoscience requerrait l'universalité de la philosophie comme seul accompagnement symbolique approprié. Or, l'universalité dont la philosophie a encore à se soucier à l'âge technoscientifique est celle de la liberté, du développement de la liberté et de l'autonomie dans le procès cosmique*¹⁵⁵.

Il reste vrai que le développement du monde moderne ne peut être envisagé sans la technoscience ; cela signifie que la science moderne ou la technoscience en général est au cœur du développement. Mais la technoscience comporte aussi des risques et l'on doit tout faire pour que les développements technoscientifiques cessent d'être une menace pour l'humanité. Il ne s'agit donc plus de penser la technique dans un cadre plus étroit, mais au contraire dans un cadre extensif ; d'analyser autrement la technique selon les enjeux matériels ou financiers. Comme le dit Issoufou Soulé Mouchili,

*il n'est pas de développement qu'on puisse penser sans la technoscience. Mais il est nécessaire que la technoscience se fasse de façon à ce que la nature vivante ne soit pas menacée de disparition. Il est question de se prononcer contre l'utilitarisme qui caractérise l'intention des investissements dans la science contemporaine*¹⁵⁶.

¹⁵⁴ Gilbert Hottois, *op. cit.*, p. 216.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 217.

¹⁵⁶ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *Penser la philosophie à l'ère des technosciences*, p. 98.

CONCLUSION PARTELLE

De ce qui précède, il a été question pour nous de présenter l'actualité d'une réorientation hottoisienne de la philosophie. Nous avons développé cette première partie en deux chapitres. Dans le premier chapitre, nous avons parlé du sens de la technique contemporaine et dans ce chapitre, nous avons montré que la technique contemporaine place l'homme comme objet de ses réalisations, en plus, nous avons montré que le cosmos technoscientifique est exclu de la morale philosophique. Dans le deuxième chapitre, nous avons pensé à la nécessité d'une philosophie de la technoscience. A cet effet, nous avons montré qu'il est important voire nécessaire pour la philosophie de prendre en compte la dimension du futur, la question éthique et un accompagnement philosophique des technosciences.

CONCLUSION GENERALE

En définitive, il était question pour nous dans ce travail de réfléchir sur le thème suivant : « Gilbert Hottois et la critique de la philosophie du langage au XX^e siècle ». Le sujet en question pose le problème du statut de la philosophie au XX^e siècle. Analyse faite, il ressort que pour Gilbert Hottois, la philosophie, au XX^e siècle est secondaire parce qu'elle est essentiellement référée au langage. Cette inflation du langage dans la philosophie du XX^e est causée par le fait de la science positive et sa mainmise sur la référence extralinguistique d'une part, et de la technoscience et la possible mise en question pratique de l'homme en tant que *zoon logon echon* d'autre part.

L'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle s'est manifestée sous deux formes, la forme métalinguistique et la forme adlinguistique. Il convient de rappeler que dans le continent la philosophie ne s'est pas vouée facilement et immédiatement au langage, c'est plutôt dans le monde anglo-saxon que la philosophie est devenue obsédée par le langage depuis le début de la moitié du XX^e siècle. Mais le refoulement de la question du langage depuis le début du XX^e siècle dans le continent sous prétexte de se soucier des choses elles-mêmes et non des mots n'a fait qu'accentuer l'éclatement de la question du langage à partir des années 1950-1960. Nous avons vu que selon Gilbert Hottois, la philosophie au XX^e siècle est marquée par une inflation démesurée du langage.

Vu cette inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle, Gilbert Hottois nous invite, nous l'avons montré, à interrompre le surinvestissement du langage, de procéder à la déflation et au désinvestissement du langage. Il convient de dire que selon le philosophe belge, la déflation et le désinvestissement du langage consistent non pas à sombrer dans le silence mais plutôt à prendre en considération d'autres problèmes à l'instar des problèmes liés à la prospection cosmique de type technoscientifique.

Toutefois, nous avons relevé quelques problèmes liés à la critique hottoisienne de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle. Cette thèse de Gilbert Hottois laisse entendre que la réflexion philosophique sur le langage au XX^e siècle est dénuée d'intérêt. Mais, force est de constater d'une part que le rêve hottoisien d'une rupture avec la réflexion sur le langage reste jusqu'ici irréalisable puisque le langage est incontournable et omniprésent. Rompre avec le langage serait mettre fin à toute réflexion. Nous avons constaté avec Jean-Guy Meunier que le langage est un outil de compréhension et de construction du monde étant donné que la compréhension du monde passe par le langage, c'est le langage qui fait exister le monde. Ensuite, le langage est le produit de la culture.

Cela signifie que le langage est l'un des principes fondamentaux de l'esprit, c'est le langage qui articule nos pensées comme l'a montré Ernst Cassirer. Enfin, il convient de noter que la réflexion sur le langage n'est pas l'apanage de la philosophie, le langage est omniprésent. Nos recherches nous ont amené à comprendre qu'il y a le langage partout, que ce soit en science, en mathématique ou en technique.

Mais, c'est finalement à l'idée qu'il faille réorienter la pensée philosophique au XXI^e siècle que nous sommes arrivés, en appréciant les perspectives d'une philosophie de la technoscience. L'intérêt philosophique d'un tel travail réside dans le fait qu'il nous amène à mener une réflexion sur la dimension du futur, sur la question éthique et envisager si possible un accompagnement philosophique de la technoscience.

La nécessité d'une réflexion sur la dimension du futur est dès lors incontestable au vu des mutations cosmiques et des possibles technoscientifiques auxquelles la science-fiction nous convie de plus en plus. L'homme est devenu l'objet des manipulations technoscientifiques, lesquelles amènent forcément à se questionner sur l'avenir. Vu cela, les philosophes doivent impérativement s'interroger sur l'avenir de l'humanité, ils doivent par exemple se poser des questions comme : « que deviendra un homme dont la durée de vie sur terre est de deux ou trois siècles ? ».

Mener une réflexion de la question éthique sur les développements de la technoscience tout en se posant la question fondamentale à savoir : « qu'est-ce que l'homme ? » étant donné que la technique moderne n'est plus à la disposition de l'homme, elle utilise ce dernier comme un moyen pour atteindre ses buts et non pas comme une fin. La question philosophique fondamentale sur la technique est celle portant sur le possible déploiement du logos qui puisse infléchir la croissance technique ayant pris le devant de la scène sur tous les plans.

Il s'agit enfin d'envisager un accompagnement philosophique des technosciences, car les développements des technosciences sont les problèmes majeurs de notre contemporanéité. La philosophie doit prendre en considération les développements des technosciences, car elle est aussi dépositaire des normes universelles, rationnelles pouvant accompagner les développements de la technoscience.

BIBLIOGRAPHIE

I- Ouvrages et articles de Gilbert Hottois

I-1- Ouvrages de Gilbert Hottois

HOTTOIS, G.

- *La philosophie du langage de L. Wittgenstein* (préface de Jacques Bouveresse), 1976.
- *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine. Causes, formes et limites*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1979.
- *Pour une métaphilosophie du langage*, Paris, Vrin, Coll. « Pour demain », 1981.
- *Le signe et la technique. La philosophie à l'épreuve de la technique* (préface de J. Ellul), Paris, Aubier, 1984.
- *Le paradigme bioéthique. Une éthique pour la technoscience*, Bruxelles, De Boeck, 1990.
- *Entre symboles et technosciences. Un itinéraire philosophique*, Seyssel, Champ Vallon, 1996.
- *Philosophie des sciences, Philosophie des techniques*, Odile Jacob, 2004.
- *La science entre valeurs modernes et postmodernité*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2005.

I-2- Articles de Gilbert Hottois

- « L'inflation du langage et la dissociation du sens dans la philosophie contemporaine », *Laval théologique et philosophique*, vol. 42, n°1, 1986, pp.61-69, <http://id.erudit.org/iderudit/400217ar>.
- « De l'intérêt de la science-fiction autour des technosciences, avec illustrations relatives aux NBIC », www.i3n.univ-montp2.fr/séminaire/files/séminaire_597/HiPhiS/Hottois_060410.pdf.
- « Ethique et technique » in *Encyclopédie universelle*, vol dirigé par André Jacob, Paris, PUF, 1989.

II- Articles sur Gilbert Hottois

- Bouchard, G. « Gilbert Hottois, pour une métaphilosophie du langage », *Laval théologique et philosophie*, vol. 39, n°1, 1983, pp. 113-114, <http://id.erudit.org/iderudit/40001ar>.
- Robert, J-D. « L'inflation du langage selon Gilbert Hottois », *Laval théologique et philosophique*, vol. 38, n°1, 1982, pp. 81-86, <http://idrudit.org/705904ar>.

III- Autres ouvrages consultés

ARENDT, H.

- *Condition de l'homme moderne*, traduction de Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Agora », 1983.

ARISTOTE

- *Catégories* suivi de *De l'interprétation*, trad. J. Tricot, Paris, Ed. Vrin, 2003.

AYER, A. J.

- *Langage, vérité, logique*, trad. Par J. Ohana. Paris, Flammarion, 1993.

BACHELARD, G.

- *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1934.

BEAUDRILLARD, J.

- *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1968.

BOURG, D.

- *L'homme-artifice*, Paris, Gallimard, 1996.

CASSIRER, E.

- *La philosophie des formes symboliques I. Le langage*, Paris, Editions de Minuit, 1972.

DE LA MIRANDOLE, P.

- *Les grandes figures du monde moderne*, Bruxelles, PUL, 2001.

DERRIDA

- *La voix et le phénomène*, Paris, P.U.F, 1967.
- *L'écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, 1972.
- *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967.

ELLUL, J.

- *Le système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977

FEENBERG, A.

- *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, trad., Anne-Marie Dibon, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S, 2004.

GOFFI

- *La philosophie de la technique*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1988.

GUCHET, X.

- *Pour un humanisme technologique*, Paris, PUF, 2010.

HEGEL, G.W.F.

- *La phénoménologie de l'esprit*, Paris, Editions Germer Baillère, 1897.
- *Principes de la philosophie du droit*, Paris, Editions Gallimard, 1821.

JONAS, H.

- *le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, trad. Jean Greish, Paris, Le Cerf, 1990.

KAHN, A.

- *Et l'homme dans tout ça. Plaidoyer pour un humanisme moderne*, Paris, Nil, 2000.

KANT, E.

- *Fondement de la métaphysique des mœurs*, Paris, Editions Hatier, 1963.

LADRIERE, J.

- *Les enjeux de la rationalité, le défi de la science et de la technologie aux cultures*, Paris, Aubier-Montaigne, 1997.

LEVY, P.

- *Les technologies de l'intelligence. L'avenir de la pensée à l'ère de l'informatique*, Paris, La découverte, 1990.

MARCUSE, H.

- *L'homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1968.

MERLEAU-PONTY

- *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969.
- *L'œil et l'esprit*, Paris, Galimard, 1964.
- *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964.
- *Signes*, Paris, Gallimard, 1960.
- *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1972.

MOUCHILI NJIMON, I. S.

- *Penser la philosophie à l'ère des technosciences*, Paris, L'Harmattan, 2012.

OPPENHEIMER, R.

- *La science et le bon sens*, Paris, Gallimard, 1955.

PAPON

- *Le temps des ruptures. Aux origines culturelles et scientifiques du 21^e siècle*, Paris, Fayard, 2004.

PLATON

- *Cratyle*, trad. E. Chambry, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1998.

RUSS, J.

- *La marche des idées contemporaines. Un panorama de la modernité*, Paris, Armand Colin, 1994.

SALOMON, J-J.

- *Le destin technologique*, Paris, Ed. Balland 1992.
- *La quête incertaine. Science, technologie, développement*, Paris, Ed. Economica 1994.

STENGERS, I.

- *L'Invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion, 1999.

VALERY, P.

- *Tel Quel*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1941-1943.

WITTGENSTEIN, L.

- *Tractatus logico-philosophicus*, trad. de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.
- *Investigations philosophiques*, trad. de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.
- *Le cahier Bleu*, Paris, Gallimard, 1996.

IV- Autres articles consultés

BIHINA MANGA, A.

- « La recentration de l'homme : une des actuelles de la philosophie », in *Kulu. Annales de l'Institut de philosophie Saint Joseph Mukasa*, Année III, n°3 Yaoundé, 204
- « Délimiter l'humain à l'ère des technosciences : un défi à la philosophie ». Leçon inaugurale prononcée au Grand séminaire interdiocésain de propédeutique et de philosophie Marie reine des apôtres, Octobre 2005, Otélé, inédit.

MEUNIER, J-G.

- « Réflexions sur le langage », Département de philosophie Université du Québec à Montréal, 1996, pp. 6. www.unites.uqam.ca/philo/cours/MN/PHI_04.pdf consulté le 07/01/2016 à 20h15 min.

BELEHRADEK, J.

- « Le langage scientifique », www.sn.lu/publications/bulletin/SNL.pdf.

V- Usuels

JACOB A. (dir.),

- *Encyclopédie philosophique universelle, tome 2. Les notions philosophiques*, Paris, PUF, 1990.

LALANDE, A.

- *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2^e édition, coll. « Quadrige », 2006.

VI- Thèse consultée

MOUCHILI NJIMOM, I.S.,

- *Science et humanisme : une réflexion philosophique sur les fondements du développement humain*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Yaoundé I, octobre 2008.

INDEX DES AUTEURS

A		J	
Ayer	7	Jean-Dominique	40, 44
B		Jonas	62, 67
Beaudrillard	53	K	
Belehradek	50	Kant	66, 67
Bourg	52, 53	L	
C		Ladrière	47, 59, 60
Cassirer	45, 47, 48, 74	Leibniz	6, 51
E		Levy	52, 77, 80
Ellul	65, 75	Lewin	24
F		M	
Feenberg	53, 76	Merleau-Ponty	7, 11, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29
H		Meunier	46, 47, 49, 51, 52, 73
Hegel	47, 68	Mouchili	62, 71
Hottois	6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 48, 49, 51, 52, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 73, 75	P	
J		Platon	6
K		W	
Kant	66, 67	Wittgenstein ...	7, 11, 18, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 42, 43, 75
L			
Ladrière	47, 59, 60		
Leibniz	6, 51		
Levy	52, 77, 80		
Lewin	24		
M			
Merleau-Ponty	7, 11, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29		
Meunier	46, 47, 49, 51, 52, 73		
Mouchili	62, 71		
P			
Platon	6		
W			
Wittgenstein ...	7, 11, 18, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 42, 43, 75		

INDEX DES NOTIONS

- A**
Adlinguistique2, 3, 6, 9, 15, 68
- C**
Contemporanéité3, 4, 8, 9, 11, 30, 31, 44, 51, 54, 55, 64, 69
Cosmos 2, 3, 9, 10, 22, 32, 51, 54, 56, 64
- D**
Déflation3, 4, 5, 6, 30, 31, 32, 34, 36, 38, 43, 44, 49, 55, 65, 68
Désinvestissement ..3, 4, 5, 6, 30, 31, 32, 34, 36, 38, 43, 44, 49, 55, 68
- E**
Ethique..3, 51, 52, 53, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 69, 70, 72, 76
- F**
Forclusion2, 3, 9, 22, 64
- H**
Herméneutique....3, 9, 13, 14, 15, 16, 18, 20, 21, 22, 24, 65
- I**
Inflation2, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 12, 13, 21, 25, 29, 30, 31, 34, 35, 36, 37, 40, 42, 44, 46, 47, 49, 50, 54, 58, 61, 68, 70
- L**
Langage1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 69, 70, 71, 73
- M**
Métalinguistique ...2, 6, 9, 13, 15, 18, 28, 34, 68
- Mur cosmique 3, 5, 9, 11
- O**
Opérateur..... 3, 4, 31, 39, 40, 54, 55, 66
- P**
Phénoménologie... 13, 14, 15, 17, 18, 21, 22, 42, 71
- Philosophie1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 20, 21, 25, 28, 29, 30, 31, 34, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 56, 57, 58, 61, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73
- R**
Réalité 1, 7, 9, 10, 25, 26, 27, 28, 38, 40, 43, 44, 54
Référence 1, 3, 5, 7, 9, 10, 11, 14, 15, 17, 18, 23, 24, 34, 54, 68
- S**
Science . 1, 2, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 14, 19, 21, 25, 27, 29, 34, 36, 39, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 55, 57, 58, 59, 62, 63, 66, 68, 69, 70, 72
Secondarité2, 3, 7, 10, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 22, 28, 54, 55, 58, 64
Sens .. 1, 3, 4, 8, 9, 10, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 46, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 58, 60, 61, 64, 70, 72
Structuralisme 14, 19, 21, 22
- T**
Technique1, 9, 19, 32, 36, 39, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 53, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 63, 65, 66, 69, 70, 71, 73
Technoscience... 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 31, 34, 46, 48, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 70

TABLE DES MATIERES

DEDICACE.....	i
REMERCIEMENTS.....	ii
RESUME.....	iii
ABSTRACT.....	iv
INTRODUCTION GENERALE.....	5
PREMIERE PARTIE : Les fondements de l'inflation du langage dans la philosophie du XX ^e siècle selon Gilbert Hottois.....	10
INTRODUCTION PARTIELLE.....	11
CHAPITRE I : LES CAUSES DE L'INFLATION DU LANGAGE DANS LA PHILOSOPHIE DU XX ^e SIECLE.....	12
I-L'EFFET DE LA MAINMISE DE LA SCIENCE POSITIVE SUR LA REFERENCE EXTRALINGUISTIQUE.....	12
II-UNE REACTION COMPLEXE DE LA PHILOSOPHIE A LA TECHNOSCIENCE CONTEMPORAINE.....	15
CHAPITRE II : LES FORMES DE L'INFLATION DU LANGAGE DANS LA PHILOSOPHIE DU XX ^e SIECLE.....	18
I-LA PHILOSOPHIE AD-LINGUISTIQUE OU PHILOSOPHIE CONTINENTALE.....	18
1-LAPHENOMENOLOGIE.....	19
a- Le monde de sens chez Merleau-Ponty.....	20
b-L'objet du discours phénoménologique.....	22
2- LE STRUCTURALISME : LE PARADIGME DISCURSIF DE LA STRUCTURE.....	24
3- LE SECONDAIRE HERMENEUTIQUE : LE CHIASME CHEZ MERLEAU-PONTY.....	27

II-LA PHILOSOPHIE METALINGUISTIQUE OU PHILOSOPHIE ANGLO-SAXONNE.....	30
1-Des différences entre les propositions.....	30
2-Langage et réalité.....	31
3-Le langage comme une variété.....	32
4-Le langage-outil.....	33
CHAPITRE III : LES SOLUTIONS AU PROBLEME DE L'INFLATION DU LANGAGE DU LANGAGE DANS LA PHILOSOPHIE DU XX^e SIECLE.....	35
I-DESINVESTISSEMENT ET DEFLATION DU LANGAGE.....	35
II-MUTATIONS ET PONTAGES NON LANGAGIERS.....	37
CONCLUSION PARTIELLE.....	39
DEUXIEME PARTIE. Les problèmes liés à la critique hottoisienne de l'inflation du langage dans la philosophie du XX^e siècle.....	40
INTRODUCTION PARTIELLE.....	41
CHAPITRE IV : LES PROBLEMES LIES AUX FONDEMENTS ET AUX FORMES DE L'INFLATION DU LANGAGE DANS LA PHILOSOPHIE DU XX^e SIECLE.....	42
I-DE LA PRECISION ET DE LA RIGUEUR DANS LE LANGAGE COMME OBJET DE LA PHILOSOPHIE ANGLO-SAXONNE (ANALYTIQUE : WITTGENSTEIN).....	42
II-LE REVE DE SE PASSER DU LANGAGE COMME REVE IRREALISABLE.....	43
CHAPITRE V : LES PROBLEMES LIES A LA DEFLATION ET AU DESINVESTISSEMENT LOGIQUE DE LA PHILOSOPHIE SUR LE LANGAGE....	45
I-LE LANGAGE COMME OUTIL DE COMPREHENSION ET DE CONSTRUCTION DU MONDE.....	45
II-LE LANGAGE EST LE PRODUIT DE LA CULTURE.....	47

III-L'OMNIPRESENCE DU LANGAGE.....	49
1-En science.....	49
2-En mathématique.....	51
3-En physique.....	52
CONCLUSION PARTIELLE.....	54
TROISIEME PARTIE : L'ACTUALITE D'UNE REORIENTATION	
HOTTOISIENNE DE LA PHILOSOPHIE.....	
	55
INTRODUCTION PARTIELLE.....	56
CHAPITRE VI : LE SENS DE LA TECHNIQUE CONTEMPORAINE	
	57
I- LA NEGATION DE LA VALEUR HUMAINE.....	57
II-LE COSMOS TECHNOSCIENTIFIQUE EXCLU DE LA RECHERCHE PHILOSOPHIQUE.....	59
CHAPITRE VII : VERS UNE PHILOSOPHIE DE LA	
TECHNOSCIENCE.....	
	61
I-LA DIMENSION DU FUTUR.....	61
II-La question éthique.....	63
III-Vers un accompagnement philosophique des technosciences.....	68
CONCLUSION GENERALE.....	72
BIBLIOGRAPHIE.....	75
INDEX DES AUTEURS.....	80
INDEX DES NOTIONS.....	81
TABLE DES MATIERES.....	82

